

@

Jean-Jacques AMPÈRE

DE LA CHINE

et des travaux de

M. ABEL-RÉMUSAT

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

à partir de :

**DE LA CHINE et des travaux de M.
ABEL-RÉMUSAT,**

par Jean-Jacques AMPÈRE (1800-1864)

Revue des Deux Mondes, 15 novembre 1832, tome VIII, pages 373-405 ; 1er et 15 novembre 1833, tome IV, pages 249-275 et 361-395.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juin 2014

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

TABLE DES MATIÈRES

[Présentation]

- 1° Langue et écriture chinoise ;
- 2° Langues tartare, japonais, coréen ;
- 3° Histoire littéraire, belles-lettres ;
- 4° Sciences naturelles, arts mécaniques ;
- 5° Géographie, histoire ;
- 6° Philosophie et religion.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

@

p.373 En écrivant cette notice, on s'est proposé un double but : contribuer à faire connaître généralement ce que l'érudition doit au savant qu'elle aura tant de peine à remplacer, et, à cette occasion, entretenir le public d'un sujet qui, grâce surtout à M. Rémusat, a souvent piqué sa curiosité, mais sur lequel il reste encore dans plusieurs esprits de grandes incertitudes et bon nombre de préjugés. On a beaucoup déraisonné sur la Chine, et les Chinois ne se font pas de l'Europe des idées plus ridicules que celles que nous nous sommes formées souvent de leur empire. À l'ignorance et à l'esprit de système s'est joint le dédain qui leur va si bien, et l'on s'est dit : À quoi bon savoir le chinois ? Des personnes instruites du reste sont portées, faute de notions précises, à ne voir dans cette étude que l'amusement d'une vaine curiosité, tout au plus l'inutile mérite de la difficulté vaincue, ou une sorte de manie bizarre comme le goût des magots. On n'oserait s'écrier : Peut-on être Persan ! car on a lu Montesquieu, mais on se surprend à penser : Peut-on être Chinois ! Quelle estime faire alors d'une vie vouée tout entière à l'étude d'une langue et d'une littérature auxquelles on attache si peu d'importance ? Cependant la mort de M. Rémusat est une perte des plus sérieuses que pouvait p.374 faire la science ; il est possible que des progrès de l'ordre le plus élevé soient arrêtés par cette mort, qui l'a frappé dans la force de l'âge, et pour ainsi dire au cœur de ses travaux.

C'est que la Chine est tout un monde. On pourrait dire que c'est la planète la moins différente de la nôtre ; peut-être les habitants de Saturne seraient-ils plus curieux à connaître que l'empire du milieu, encore je n'en voudrais pas répondre. Une nation dont la population est aujourd'hui à peu près égale à celle de l'Europe, qui compte plus de quarante siècles d'antiquité bien avérée et de traditions historiques non interrompues, dont le langage et l'écriture sont fondés sur des procédés entièrement différents de ceux qu'emploient les autres peuples, dont l'organisation politique, les mœurs et jusqu'à la tournure des idées et

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

du style ne diffèrent pas moins de tout ce que nous connaissons ; une nation qui possède une littérature immense, qui connaît tous les raffinements de la vie sociale la plus compliquée, en un mot qui présente un développement de civilisation complet, à la fois parallèle et opposé au nôtre ; une telle nation mérite bien qu'on l'étudie pour elle-même ; et si j'ajoute, ce dont au reste les preuves s'offriront dans ce travail, que l'on peut emprunter aux Chinois, comme on l'a fait déjà avec succès, des documents que seuls ils possèdent sur l'ancienne histoire du haut Orient, et par là éclairer d'une lumière que rien ne saurait remplacer toutes les grandes invasions qui ont poussé les peuples d'Orient en Occident, depuis Odin jusqu'à Gengis ; enfin que là se trouvent de précieux matériaux pour l'histoire du bouddhisme, histoire encore à faire, bien que cette religion ait joué depuis trois mille ans un rôle immense dans le monde et compte actuellement plus de sectateurs qu'aucune autre, on conviendra que l'étude du chinois n'est ni sans intérêt ni sans importance, et méritait qu'un des esprits les plus déliés et les plus fermes de notre temps y consacra ses rares facultés.

Il n'est presque aucune portion du vaste ensemble de recherches que la Chine peut offrir, sur laquelle ne se soit portée l'attention de M. Rémusat. Parcourir ses principaux travaux, c'est faire, pour ainsi dire, le tour de ce vaste sujet. Sa sagacité choisissait en général, dans chaque matière, le point délicat et ^{p.375} essentiel pour s'y appliquer. Dire ce qu'il a fait, c'est toucher aux plus curieux produits de la science qu'il cultivait ; indiquer ce qu'il voulait faire encore, c'est indiquer où sont les problèmes les plus intéressants qui restent à résoudre.

D'après cela, ayant pour but de faire de cette notice comme un compte rendu du degré auquel M. Rémusat a porté et de l'état où il a laissé nos connaissances sur la Chine, je diviserai ses travaux d'après l'ordre des matières auxquelles ils se rapportent, ainsi qu'il suit :

- 1° Langue et écriture chinoise ;
- 2° Langues tartare, japonais, coréen ;
- 3° Histoire littéraire, belles-lettres ;

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

4° Sciences naturelles, arts mécaniques ;

5° Géographie, histoire ;

6° Philosophie et religion.

On voit que c'est presque le plan d'une encyclopédie ; mais que ce mot n'effraie pas mes lecteurs, je n'ai ni l'intention ni les moyens d'être profond. Mon désir est seulement de choisir sous ces différents chefs les résultats qui peuvent offrir l'intérêt le plus général et souvent le plus piquant : heureux si je trouvais pour les exposer un peu de cette clarté vive que leur auteur savait si bien y répandre. Quoi qu'il en soit, faire connaître les travaux de M. Rémusat est une obligation pour quiconque a profité de son admirable enseignement. D'autres sauraient beaucoup mieux que moi s'acquitter de cette tâche, mais les plus faibles de ses élèves doivent contribuer à la remplir.

@

1. Langue et écriture chinoise

@

Ce point a été un des plus controversés ; c'est celui qui a donné naissance aux plus grandes confusions et aux préjugés les moins fondés. Je crois utile de dire ici quelques mots touchant la langue et l'écriture chinoise ; l'une étant à peu près indépendante de l'autre, il est bon de les envisager séparément. Commençons par l'écriture.

On sait généralement que les Chinois n'ont pas d'alphabet. Cette circonstance, qui n'est pas particulière à leur écriture, a p.376 fait naître dans certains esprits les plus étranges imaginations. On a pensé qu'une langue qui ne pouvait s'épeler devait être bien barbare ; de là le préjugé de l'incroyable difficulté de l'écriture chinoise. On rencontre encore quelques personnes qui vous disent comme un fait reconnu, que les Chinois passent leur vie à apprendre à lire et ne savent écrire que sur leurs vieux jours, tout juste à temps pour faire leur testament. Quelques métaphysiciens, dont ils avaient négligé de consulter le système en inventant celui de leur écriture, ont été plus loin : ils ont nettement refusé à tout un peuple la possibilité d'entendre les livres qu'il imprime. D'autres, à peu près aussi bien au fait de ce dont ils parlaient, ont porté dans l'admiration la même sagesse que les premiers dans le blâme : ils ont vu dans les caractères chinois de merveilleux hiéroglyphes, formés d'après de profondes associations d'idées et une savante analyse de la pensée humaine. Au lieu de tout cela, tâchons de dire quelque chose d'exact, ce qui, après les travaux de M. Rémusat, n'est pas un grand mérite, et tachons d'être clair, ce qui est toujours difficile.

Dans l'écriture chinoise, chaque signe, au lieu de rappeler un son comme dans nos systèmes alphabétiques, représente immédiatement l'idée ou l'objet : c'est ce qu'on appelle une écriture idéographique, c'est-à-dire peignant les idées. Le mot me semble un peu ambitieux et un peu inexact, car, à un certain nombre d'exceptions près, les caractères chinois, dans leur état actuel, ne sont point des peintures

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

ressemblantes des objets et encore moins des idées, dont il n'est pas facile de faire le portrait, mais des assemblages de traits, en grande partie arbitraires, par lesquels on est convenu de désigner les objets ou les idées. Quoi qu'il en soit, ces signes n'offrent point, comme nos mots écrits, la représentation d'un mot parlé dont ils contiendraient les éléments. Chacun d'eux a sa valeur propre pour l'œil, indépendamment de toute combinaison de son qu'on y peut rattacher ; c'est exactement ce qui a lieu chez nous pour les signes des nombres : le chiffre par exemple, nous donne immédiatement l'idée de dualité, sans que nous ayons besoin de penser au mot deux. Ce chiffre n'a aucun rapport avec le mot, cela est évident ; eh ^{p.377} bien ! il en est ainsi pour tout à la Chine. Chaque objet de la pensée a son chiffre : c'est ce qu'on appelle un caractère. On pourrait donc, à la rigueur, ne pas savoir articuler une syllabe chinoise et comprendre un livre chinois, de même qu'un Allemand n'a pas besoin de savoir un mot de français pour lire un numéro dans une rue de Paris.

Le terme *clef* a aussi beaucoup servi à embrouiller les idées touchant l'écriture chinoise ; cependant rien de plus simple : les caractères chinois sont composés d'un nombre plus ou moins considérable de traits plus ou moins compliqués ; les ranger par clef, c'est grouper ensemble ceux qui contiennent une partie commune. Les clefs sont pour les mots-signes de la langue chinoise ce que sont les radicaux pour les mots parlés de nos langues. Ce sont de véritables radicaux dont le nombre, comme celui de toutes les racines, peut varier, selon que l'on pousse plus ou moins loin l'opération analytique par laquelle on recherche la partie radicale d'un mot. Ces clefs n'ont pas été inventées d'abord, comme le croyait Fourmont, puis combinées d'après des règles constantes et raisonnées pour former les caractères. L'esprit humain ne commence pas ainsi par une analyse savante ; il ne s'en avise qu'après coup, pour classer les produits d'une synthèse instinctive. C'est ce qui est arrivé à la Chine : on a d'abord inventé les caractères ; puis, pour les ordonner, on a cherché quels étaient ceux qui avaient une partie commune ; on a nommé cette partie commune

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

clef ou radical, et on a placé dans les dictionnaires, les uns à côté des autres, les caractères qui avaient le même radical ou la même clef, comme on range quelquefois les mots de nos langues d'après les racines.

Voilà tout le mystère des clefs.

Je n'ai considéré jusqu'ici que la langue écrite. Si les Chinois étaient sourds et muets, cette langue leur suffirait complètement, et ils pourraient par elle se tout dire, sans avoir idée de ce que nous appelons un mot.

Mais comme ils ne sont pas sourds et muets, ils ont une langue parlée : cette langue parlée désigne par des sons ce que la première désigne par des traits ; elle s'adresse uniquement aux oreilles, comme la première uniquement aux yeux. Ces deux langues, ^{p.378} comme je l'ai dit, n'ont aucune relation essentielle. Cela est si vrai, que des nations de l'Asie, qui parlent des idiomes très différents, se servent également des caractères chinois, comme tous les peuples de l'Europe, malgré la diversité de leurs langues, font usage des chiffres arabes.

La langue parlée offre une particularité remarquable ; elle est composée d'environ trois cents monosyllabes ; au moyen de divers accents qui en font varier l'intonation d'une manière très sensible pour des oreilles chinoises, on obtient environ douze cents mots : c'est le vocabulaire tout entier de la langue parlée.

Pour la langue écrite, elle est d'une richesse illimitée. Les caractères ou mots-signes dont elle se compose ont été portés dans certains dictionnaires chinois jusqu'à cent mille : on voit que, s'il fallait les connaître tous, la vie suffirait à peine en effet pour apprendre à lire, mais ce luxe de lexicologie est heureusement aussi superflu qu'il est effrayant. Au nombre de ces cent mille caractères, il est beaucoup de synonymes, d'archaïsmes, de termes inusités, ou réductibles à des termes usuels, et la connaissance de quelques milliers de signes suffit pleinement pour la lecture des ouvrages qui ne demandent pas une étude spéciale.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Des jeunes gens qui ont reçu même une éducation médiocre, lisent et écrivent très correctement ces caractères. C'est ce dont ont pu s'assurer ici ceux qui ont conversé la plume à la main avec quelques jeunes Chinois, qui n'étaient rien moins que des lettrés consommés.

Après avoir brièvement indiqué la vraie nature de la langue singulière à laquelle M. Rémusat s'était voué, c'est lui maintenant que nous allons suivre, et ses recherches ingénieuses nous fourniront le moyen de compléter nos idées sur ce sujet.

Au commencement de ce siècle, l'étude du chinois était complètement abandonnée en France, à tel point qu'on fit venir, en 1809, un étranger (Hager), pour publier un dictionnaire chinois à Paris, entreprise au reste qu'il ne fut pas en état d'exécuter. Il fallut à M. Rémusat un rare courage pour concevoir la pensée d'apprendre cette langue sans maître, sans grammaire et sans dictionnaire ; il eut besoin d'une persévérance plus rare encore pour atteindre son but, malgré la rareté des secours dont il pouvait disposer, p.379 et la malveillance de ceux qui, au lieu d'encourager ses travaux, les entravaient. Occupé alors d'études médicales qui remplissaient ses jours, il donnait au chinois ses nuits. Cette notice n'étant pas biographique, je n'entrerai pas dans le détail des difficultés qu'il eut à vaincre : j'y ai regret, car c'est toujours un attachant spectacle que celui d'une vocation énergique aux prises avec les obstacles qu'on ne manque jamais de lui opposer, et qui ne font que l'affermir en l'éprouvant. Je rappellerai seulement comme un fait curieux dans l'histoire de l'érudition française, que, vers le temps où M. Rémusat devinait, pour ainsi dire, le chinois, un autre savant s'initiait aux secrets d'une langue non moins difficile, le sanscrit, pour laquelle il n'existait point encore de grammaire. Quand la première, celle de Wilkins, parut, il se trouva en France un homme en état de la juger, et d'en relever les imperfections ; c'était M. Chézy, qui vient de suivre de si près Rémusat dans la tombe.

En 1811, M. Abel Rémusat fit paraître le premier résultat de cinq années d'études. C'était une brochure portant pour titre : *Essai sur la langue et la littérature chinoise*. Ce petit ouvrage, devenu assez rare, et

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

que les travaux postérieurs de son auteur ont laissé bien loin derrière eux, n'en est pas moins curieux aujourd'hui, considéré comme leur point de départ. On sent bien dans quelques parties l'inexpérience et l'incertitude d'un premier essai ; on y rencontre même quelques inexactitudes : par exemple, les quatre livres moraux sont donnés comme formant, par leur réunion, le cinquième king ; cependant presque toutes les notions renfermées dans ce petit livre sont justes, et attestent déjà la pénétration et la sagesse de l'esprit qui les avait recueillies. Seulement elles sont exposées avec une certaine confusion, où l'on sent le désordre d'une acquisition récente, et un empressement bien naturel à publier des découvertes difficiles. Il est piquant de surprendre les mouvements d'une admiration passionnée dans cet homme, dont plus tard nous n'avons connu que l'intelligence ferme et froide, et l'esprit tourné à l'ironie. Il cite avec complaisance quelques-uns des caractères dont la composition est la plus ingénieuse, tels que *ming*, lumière, formé du soleil et de la lune réunis ; *chou*, livre, exprimé par la clef du pinceau et celle de la parole, comme p.380 qui dirait parole peinte ; *nou*, colère, composé du caractère *cœur* et du caractère *esclave*, passion qui asservit le cœur. Le jeune auteur, dans son enthousiasme, se garde bien de dire que les caractères dont on peut ainsi rendre compte par des associations d'idées plus ou moins heureuses, sont infiniment peu nombreux en chinois, en comparaison de la foule des mots insignifiants, et il ajoute, avec toute la ferveur admirative d'un novice :

« En lisant, dans le *Chou-King*, la description du *Déluge d'Iao*, les gouttes de la clef de l'eau (caractère composé de 3 gouttes), accumulées et combinées avec les caractères des ouvrages publics, des montagnes, des collines, semblent, si j'ose ainsi parler, transporter sur le papier les inondations et les torrents qui couvraient les montagnes, surpassaient les collines, et inondaient le ciel. Tel est un des principaux mérites de la langue chinoise, que lui ont reconnu tous ceux qui ont fait quelque progrès dans son étude, et qui n'a pas contribué peu à l'enthousiasme dont cette même étude est inséparable.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Vingt ans plus tard, il eût souri de cet enthousiasme qu'il exprimait alors avec un abandon dont la naïveté n'est pas sans grâce. Alors il n'eut plus vu, comme à son début, le déluge transporté sur une page du *Chou-King*, par un prodige de l'écriture chinoise. Ce n'est pas qu'il n'y ait en effet souvent une intention pittoresque dans le choix des caractères qu'elle emploie, et une sorte de poésie de style qui parle aux yeux. Cela tient à la nature même de la langue écrite ; mais il est difficile, à moins d'y mettre un peu de bonne volonté, que nous puissions jouir de ces beautés si étrangères à nos habitudes littéraires. Je croirais aussi bien qu'un Chinois peut se mettre en état, à Canton, de goûter l'harmonie d'une phrase de Chateaubriand, ou d'un vers de Lamartine. Il n'importe ; les illusions de ce genre sont le dédommagement des études difficiles, et ont quelque chose de respectable quand elles font entreprendre ce que sans elles on n'aurait pas tenté. Si M. Rémusat n'eût pas, à vingt ans, cru voir tant de belles choses dans le caractère chinois, peut-être il n'eût pas publié plus tard sa grammaire, ou commencé sur le bouddhisme ces beaux travaux que la mort l'a empêché d'achever.

Dans les *Mines d'Orient*, recueil publié à Vienne, par ^{p.381} M. de Hammer, parut, de 1813 à 1814, un opuscule que M. Rémusat avait d'abord écrit en latin, et qu'il a depuis traduit en français. L'auteur n'en est déjà plus à l'enthousiasme du noviciat, mais la jeunesse se trahit par une certaine tendance à l'exagération qui touche au paradoxe. C'en est un véritable de contester au chinois sa nature monosyllabique. D'abord, et c'est la plus mauvaise raison de M. Rémusat, il est, dit-il, certains mots qu'on ne peut prononcer sans les diviser en plusieurs syllabes, tels que *thsi-ao-phie-e-ou*, etc. C'est arguer très à tort de notre écriture contre la prononciation chinoise, qu'alors il n'avait eu aucune occasion de connaître ; il suffisait, pour ne pas tomber dans cette erreur, de remarquer que ces mots et leurs analogues ne comptent dans les vers chinois que pour des monosyllabes. Les autres allégations sont plus spécieuses, et contiennent même une vérité, savoir que les Chinois ont formé, par la réunion de plusieurs mots

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

monosyllabiques, des expressions qu'on peut appeler, si l'on veut, polysyllabiques. Il n'en est pas moins vrai que chacune des syllabes dont elles sont composées est un mot à part, auquel correspond un caractère distinct ; car qui distingue un mot d'un autre mot, si ce n'est l'écriture qui les sépare ? Jusqu'à ce qu'on trouve en chinois un mot de deux syllabes, représenté par un seul caractère, il sera donc vrai de dire que le chinois est une langue monosyllabique. — J'ai insisté sur ce point, parce que M. Rémusat n'a jamais assez complètement abandonné ce paradoxe sans importance, qui avait séduit sa jeunesse.

Du reste, dans ce mémoire, M. Rémusat montrait beaucoup de justesse d'esprit en défendant la langue chinoise de l'imputation d'obscurité forcée dont on l'avait chargée sans la connaître. Il faisait voir par quels artifices les Chinois réparent les inconvénients d'une langue dont chaque mot est inflexible, comment, au moyen de particules ajoutées aux substantifs et aux verbes, ils parviennent aux résultats qu'atteignent d'autres peuples par des désinences ou des prépositions. Il faisait voir que, quoi qu'on en eût dit, partout où les hommes parlent et écrivent, ils s'y prennent de manière à s'entendre. À cette époque, les idées de M. Rémusat, sur le parti à tirer de l'étude de la langue chinoise, n'avaient pas la précision qu'elles ont acquise depuis ; mais elles ^{p.382} avaient peut-être, avec un peu plus de vague, encore plus de largeur et d'étendue. C'est ce qu'on observe en lisant son plan d'un dictionnaire chinois, qui parut en 1814. Ce plan gigantesque contient des parties qu'il serait peut-être impossible et certainement inutile d'exécuter jamais.

L'auteur de ce plan ¹ ne se dissimulait pas quelle immense lecture il exigeait, et on voit qu'il ne s'effrayait pas de la pensée que lui-même pût être appelé à le remplir. Mais ce projet n'eut pas de suites, et on peut se féliciter que M. Rémusat n'ait pas usé ses forces dans une entreprise si démesurée. Depuis ce temps, deux dictionnaires chinois ont été imprimés, celui du père Basile de Glémona en France, et celui du révérend Morrison à Macao.

¹ *Mélanges asiatiques*, tome II, page 96.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Le dictionnaire laissé manuscrit par le père Basile a été imprimé sous l'empire par les soins de M. de Guignes fils, soins qui, à vrai dire, ne furent pas très diligents, ni surtout dirigés par une connaissance bien profonde du chinois. Composé sur une échelle beaucoup plus modeste, ce dictionnaire, malgré ses imperfections et celles dont l'a enrichi son éditeur, est fort utile pour l'étude, surtout si l'on y joint l'excellent supplément de M. Klaproth, qui en complète les lacunes et en rectifie les erreurs ; en tête de ce supplément est un examen critique du dictionnaire en question, dont M. Rémusat s'est avoué l'auteur. C'est un modèle de savoir, de finesse et de malice. M. de Guignes fils ayant oublié de mettre sur le frontispice de l'ouvrage qu'il publiait, le nom du père Basile qui l'avait composé, M. Rémusat commença son *examen critique* par une anecdote chinoise, dans laquelle figurent un lettré, pauvre et savant, auteur d'un dictionnaire, et un bibliothécaire ignorant qui, après avoir mis son nom à ce dictionnaire, est reconnu pour plagiaire, et solennellement flétri comme tel ; suivait immédiatement le récit de ce qui s'était passé à l'occasion de la publication du manuscrit du père Basile, et le soin de faire le rapprochement et de tirer la conclusion était laissé au lecteur.

Quant au dictionnaire de M. Morrison, il semblait être conçu d'après le plan que huit ans auparavant M. Rémusat avait indiqué dans l'opuscule dont j'ai parlé plus haut. Aussi, lorsqu'on 1822 ^{p.383} la première livraison du dictionnaire de Morrison parut, M. Rémusat se hâta de rendre cet hommage à son auteur.

« Le lexicographe anglais pourrait adopter la brochure du Français pour le prospectus de son travail, et en réalisant les vues qui y sont présentées, dire comme l'architecte athénien : Ce qu'il a proposé, je le ferai.

Mais les difficultés d'une si vaste entreprise ne tardèrent pas à se faire sentir, et il faut avouer que le révérend missionnaire ne fit pas de grands efforts pour les surmonter. L'écueil à éviter était l'abondance même des matières qu'il avait à coordonner. M. Morrison parut prendre

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

plaisir à faire cette difficulté plus grande qu'elle n'était naturellement ; car, dans la seconde livraison, il se mit à insérer, au lieu d'articles, de véritables traités, de sorte que son dictionnaire tournait à l'encyclopédie. Ainsi, il ajouta à l'explication du caractère *hio*, étude, un article qui occupe quatre-vingts colonnes in-quarto, où il fit entrer tout ce qu'il avait pu recueillir de curieux sur la manière dont les Chinois font leurs études, et sur le système d'examen établi au huitième siècle, d'après lequel on choisit les lettrés pour occuper toutes les places de l'administration. M. Rémusat louait M. Morrison d'être entré dans quelques détails à ce sujet. Quoi de plus frappant, en effet, qu'un grand pays de l'Orient sans pouvoir sacerdotal et presque sans aristocratie militaire, qui est gouverné par un corps toujours mobile de gens de lettres, où toutes les fonctions publiques se donnent d'après des examens de morale, et sont mises au concours de la science ? Mais il faut avouer, comme M. Rémusat en convient aussi, que ces détails, tout intéressants qu'il sont en eux-mêmes, étaient fort déplacés dans un dictionnaire ; il est vrai que M. Morrison ne mérita pas longtemps le reproche de trop développer les articles du sien ; se fatiguant tout à coup de son immense travail, il passa brusquement de cet excès de richesse à un autre excès beaucoup plus fâcheux, et la maigreur extrême de la troisième partie de son dictionnaire par clefs égala l'ampleur outrée de la seconde. Ainsi le plan tracé par M. Rémusat n'a pas été rempli, peut-être ne pouvait-il pas l'être ; espérons qu'il est réservé à celui qui lui a succédé dans l'enseignement de nous donner un dictionnaire complet, ce qui peut s'obtenir en renonçant à p.384 quelques-unes des richesses inutiles dont M. Rémusat avait encombré son programme, comme tout ce qui tient aux variations de l'écriture, aux altérations locales de la prononciation, et en donnant en revanche le plus possible d'exemples du style poétique et fleuri, partie difficile de la langue chinoise, où M. Jullien a déjà fait tant de progrès, et sur laquelle nous appelons la continuation de ses efforts et de ses succès.

Enfin deux chaires furent créées pour les deux hommes qui avaient créé une étude, une branche de savoir dans leur patrie. M. Rémusat

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

vint au Collège de France fonder un enseignement qui ne s'éteindra plus parmi nous. Dans son [discours d'ouverture](#), il rendit un hommage, que personne ne peut désavouer, à cette illustre mission de la Chine, qui a produit tant d'hommes distingués, et d'où sont sortis tant de travaux utiles ; il apprécia avec impartialité le zèle et les efforts de Fourmont, admira sans restriction Deshauterayes et de Guignes, et réclama en leur nom pour la France la suprématie dans un district de l'érudition où les étrangers n'étaient entrés que quand nous l'avions quitté, et où ils n'avaient paru que pour rehausser notre gloire par leur infériorité. Il attaquait avec chaleur les préjugés si répandus sur la difficulté de la langue chinoise et son peu d'importance. Il s'écriait :

« Une littérature immense, fruit de quarante siècles d'efforts et de travaux assidus, l'éloquence et la poésie s'enrichissant des beautés d'une langue pittoresque, qui conserve à l'imagination toutes ses couleurs ; la métaphore, l'allégorie, l'allusion concourant à former les tableaux les plus riants, les plus énergiques ou les plus imposants ; d'un autre côté, les annales les plus authentiques que nous tenions de la main des hommes, déroulant à nos yeux les actions presque ignorées, non seulement des Chinois, mais des Japonais, des Coréens, des Tartares, des Thibétains, ou des habitants de la presqu'île ultérieure de l'Inde, ou nous développant les dogmes mystérieux de Bouddha, ou ceux des sectateurs de la Raison, ou consacrant enfin les principes éternels et la philosophie politique de l'école de Confucius : voilà les objets que les livres chinois offrent à l'homme studieux qui, sans sortir de l'Europe, voudra voyager en imagination dans ces contrées lointaines. Plus de cinq mille volumes ont été rassemblés à grands frais à la Bibliothèque du ^{p.385} Roi ; leurs titres ont été à peine lus par Fourmont ; quelques ouvrages historiques ont été entr'ouverts par de Guignes et Deshauterayes, tout le reste attend encore des lecteurs et des traducteurs.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Tout cela était vrai et l'est encore.

Tandis que M. Rémusat se préparait à publier dans sa grammaire les fruits de son enseignement, il fut amené, par une étude toujours plus approfondie de l'écriture chinoise, à examiner les caractères figuratifs qui lui ont servi de base. Les résultats auxquels cette recherche le conduisit sont assez curieux pour nous y arrêter quelques moments.

Tous les caractères chinois sont formés par la combinaison d'un certain nombre de signes que la fantaisie des écrivains a groupés, brisés et entrelacés de mille manières, mais dont le nombre ne s'élevait pas originellement au-delà de deux cents. Ce sont les éléments fondamentaux de la langue écrite ; ce sont les molécules primitives qui constituent cette énorme agglomération. M. Rémusat eut l'idée simple et féconde de prendre un à un ces signes élémentaires, d'examiner successivement chacun d'eux sous sa forme la plus ancienne, et de demander à cet examen des lumières sur l'état primitif de la société chinoise, que nul autre monument ne pouvait lui fournir. Il est évident en effet que les images primordiales qui depuis ont servi à former toutes les autres, devaient contenir l'expression fidèle et comme le registre exact des idées et des connaissances possédées par ceux qui les avaient tracées. Cette vue était ingénieuse : M. Rémusat procéda à l'analyse des signes fondamentaux de l'écriture chinoise avec l'excellente méthode qui le caractérisait ; voici à quels résultats il fut amené.

D'abord, le nombre seul de ces signes est une chose frappante, car il ne passe pas deux cents. C'est déjà une induction pour un bien petit nombre d'idées et de besoins, par conséquent pour un degré de civilisation bien peu avancé à l'époque où ils furent inventés. Toute la suite du travail le confirma dans cette présomption. Ainsi il reconnut que le ciel n'avait fourni aux inventeurs de l'écriture chinoise que sept caractères ; on voit qu'ils n'étaient pas grands astronomes ; ils n'étaient pas non plus bien avancés en métaphysique et en théologie. Toute idée abstraite de Dieu est ^{p.386} absente de ce vocabulaire figuratif, mais on y trouve la représentation d'une victime offerte en sacrifice, et la tête d'un démon ou mauvais génie. Ainsi, comme

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

l'observe l'auteur du mémoire, ils étaient superstitieux avant d'être religieux ; il ajoute : « Cela sans doute n'a rien d'étonnant pour qui connaît la marche de l'esprit humain. » Je crois au contraire que plus on l'a étudiée, plus on a lieu d'être surpris d'un pareil résultat ; mais le fait, pour être embarrassant n'en est pas moins certain. Ce n'est pas du reste le seul cas où la Chine semble une exception en dehors des lois générales de l'humanité.

On ne trouve parmi ces signes primitifs ni tours, ni jardins, ni ville, ni rempart, ni roi, ni lettré, ni général, ni militaire, mais la figure d'un homme qui se courbe en avant, laquelle a fourni depuis le caractère qui signifie sujet ou ministre, et celle d'un sorcier ; l'une emblème de souplesse servile, l'autre de superstition craintive, elles annonçaient le peuple des lettrés, et des bonzes. Il est curieux de trouver dès lors un homme faisant la révérence, je ne sais pas devant qui, car il n'y a pas encore de roi, mais il y a déjà un sujet qui s'incline en attendant ; peut-être est-ce devant le sorcier.

Les vêtements sont extrêmement simples. C'est la pagne et le bonnet ; le seul ornement qu'on trouve ici consiste en deux grains enfilés semblables au collier dont se parent les sauvages. Du reste, ni instruments de musique, ni monnaies, ni verre, et ce qui est le plus significatif, point de métal.

Les armes ne manquent pas cependant ; il y a, pour cet article, neuf à dix signes, mais rien n'y indique l'emploi des métaux. Même à présent, le caractère de hache contient l'image de pierre, comme pour rappeler de quoi furent faites les premières haches : probablement elles étaient en silex comme celle des Germains et de tant d'autres peuples barbares.

Les animaux désignés par un signe simple sont, parmi les animaux domestiques, le chien, le cheval, le mouton, le cochon et le bœuf, les premiers serviteurs de l'homme ou ses premières victimes ; parmi les animaux sauvages, le léopard, le cerf, le rat, l'élan, le rhinocéros, deux sortes de lièvres. Cette distinction entre deux espèces d'un même genre, dans un temps où l'on p.387 distingue si peu, me semble indiquer

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

les habitudes et la sagacité exercée d'un peuple chasseur. Du reste, point encore de ces animaux fantastiques qui, depuis, ont joué un si grand rôle dans les traditions chinoises. Parmi les végétaux, on ne trouve ni le froment, ni l'orge, mais le riz, le millet, et un petit nombre de plantes potagères, ce qui semble indiquer de faibles commencements de culture.

Tel est le degré de civilisation peu avancé où en étaient les Chinois, quand ils inventèrent l'écriture. M. Rémusat remarque avec raison que les deux cents images distribuées en dix ou douze groupes, suivant la nature des objets qu'elles expriment, et considérées isolément, ramènent toujours au même résultat et conduisent à des conclusions qui se confirment réciproquement, sans que rien vienne les infirmer ou les démentir.

« On voit, dit-il, que ceux qui employaient ces signes étaient à peu près au même degré d'habileté en astronomie, en économie rurale, en histoire naturelle ; qu'ils n'étaient ni plus savants, ni plus ingénieux, ni meilleurs, qu'il ne convient de supposer une réunion de familles sauvages sur un sol encore couvert de forêts dont nulle main n'a fouillé le sein ni fertilisé la surface. On croirait voir les tribus de la Nouvelle-Zélande ou des îles des Amis s'essayant, dans l'enfance de la société, aux arts qui marquent la naissance de la civilisation.

Mais faisons une remarque importante. Ces tribus sauvages, dont parle M. Rémusat, n'ont point inventé un système d'écriture qui subsiste depuis quatre ou cinq mille ans, qui, en se perfectionnant, s'est accommodé aux besoins d'un grand empire civilisé et d'une littérature immense. C'est un résultat prodigieusement curieux du travail de M. Rémusat de voir l'écriture naître, pour ainsi dire, avant la société. Il serait fort intéressant de suivre l'influence de cette précocité de l'écriture, et d'une écriture idéographique, sur la langue parlée. Il me semble probable que là est l'origine du monosyllabisme et de la pauvreté de cette langue. En général, l'écriture est inventée plus tard, quand les langues sont déjà plus riches ; d'ailleurs, un système

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

alphabétique se plie à toutes les variations, à toutes les flexions, à toutes les combinaisons nouvelles de la parole ; il les suit et les reproduit par sa ^{p.388} mobilité. Au contraire, un système idéographique n'ayant aucun égard au langage, ne se prête point à ses transformations, et par là les arrête. Un tel système fixe et stéréotype, pour ainsi dire, chaque mot, qui demeure comme incrusté dans le signe unique et immuable auquel il est attaché. Les mots qui existaient quand l'écriture a été inventée, dureront à jamais immuables comme leurs signes. On n'ajoutera point de mots nouveaux au vocabulaire, car comment les peindrait-on ? et même si de nouveaux caractères se forment, on leur appliquera, pour les désigner, des mots déjà existants ; en effet, pour en inventer de nouveaux, il faudrait combiner autrement les éléments de la parole, et ces éléments ne sont pas analysés par l'écriture. En outre, comment ces mots s'uniraient-ils, se fondraient-ils, pour passer de la nature monosyllabique à la nature polysyllabique, quand les signes qui leur correspondent sont nécessairement distincts les uns des autres ? comment s'infléchiraient-ils selon les cas et les temps, quand les signes se refusent, par leur nature, à exprimer la moindre flexion ?

On voit donc, selon moi, que les principaux attributs de la langue chinoise parlée, savoir : le monosyllabisme, le petit nombre et l'inflexibilité des mots, dérivent de cet accident si curieux d'une écriture idéographique inventée à une époque très primitive et toujours conservée depuis, fait que M. Rémusat a su lire dans cette écriture elle-même.

En 1821, M. Rémusat publia ses éléments de grammaire chinoise, et l'étude du chinois fut complètement établie en France. C'est aussi de cette époque que date l'institution de la Société et du Journal asiatique à laquelle il coopéra si ardemment. Dans une lettre adressée au rédacteur de ce journal, il s'applaudissait, avec un juste orgueil et une convenance parfaite, des progrès qu'avait faits en France la connaissance du chinois depuis huit années, des préjugés vaincus, des entreprises commencées des élèves qui s'étaient déjà formés autour de

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

lui. Heureux s'il n'avait jamais mis son ambition d'influence et son activité qu'au service de si nobles intérêts ! lui et la science y auraient gagné. — Mais revenons à sa grammaire.

Les Chinois, qui ont un grand nombre de dictionnaires, dont ^{p.389} un surtout, le Dictionnaire impérial de Kanghi, fait sur un plan analogue à celui de Johnson et de la Crusca, n'est pas inférieur à ces modèles de la lexicographie européenne, les Chinois n'ont pas de grammaire de leur propre langue. On le conçoit d'après la nature de cette langue : ils apprennent une partie de ses règles en apprenant à parler, et l'autre en apprenant à écrire. Dès 1812, M. Rémusat avait placé à la suite du *Plan d'un Dictionnaire chinois*, dont j'ai parlé, un plan de grammaire chinoise plus vaste que celui qu'il a rempli, mais dans lequel, obéissant à une disposition d'esprit que j'ai déjà signalée en lui à cette époque, il donnait une trop grande place aux variations de la prononciation et de l'écriture. Ce plan était précédé d'un compte-rendu succinct des travaux européens sur la grammaire chinoise ; il y jugeait ces travaux avec impartialité, ne négligeant pas les anecdotes qui pouvaient amuser la malice de son esprit. Dans cette notice, telle qu'elle a été insérée par son auteur dans les *Mélanges asiatiques*, on peut voir comment le grave Fourmont, qui, à l'en croire, avait tiré tout ce qu'il savait des livres chinois lus et pénétrés à force de travail et comme par divination, s'était toutefois aidé de la grammaire d'un père Varo qu'il eut l'audace de publier sous son nom, quoiqu'il n'eût eu d'autre peine que de la traduire d'espagnol en français et de français en latin. On est confondu de la candeur effrontée avec laquelle Fourmont raconte que lui et un père Horace de Costerano s'exprimèrent réciproquement leur étonnement de l'extrême ressemblance de leurs deux ouvrages. Il y avait à cela une explication bien simple qu'a mise en lumière M. Rémusat, c'est que le père Horace avait, comme Fourmont, pillé le père Varo, et mes bons savants admiraient la similitude de deux copies, faites sur le même original. Cependant ils devaient connaître cet axiome des mathématiques élémentaires ; deux quantités semblables à une troisième sont semblables entre elles.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Le procédé de Fourmont, au sujet de la grammaire du père Prémare, n'est pas non plus très édifiant. Voici le fait : le père Prémare, un des plus savants missionnaires, avait envoyé, de la Chine à Fourmont, une grammaire de sa composition. L'arrivée de cet ouvrage qui pouvait être d'un grand secours à Fourmont, p.390 et aurait dû lui faire grand plaisir, lui perça le cœur. Son siège était fait, avec les troupes du père Varo, il est vrai ; n'importe, au lieu d'étudier l'ouvrage du père Prémare, il n'eut de repos que quand il eut persuadé à tous ceux qui ne savaient pas le chinois, et à lui-même qui ne le savait guère, que sa grammaire, ou du moins celle qu'il appelait ainsi, était beaucoup meilleure que cet ouvrage, qui arrivait si mal à propos de la Chine pour troubler son triomphe. Enfin, il s'avisait de ce que M. Rémusat appelle une délicatesse étrange : ce fut d'adresser au père Prémare une critique de la grammaire que celui-ci avait composée en partie pour lui faciliter l'étude du chinois. Cette singulière épître dédicatoire est de la comédie toute pure.

« Que pensez-vous vous-même, lui dit-il, de la division générale de votre livre, mon très cher ami ? elle n'est assurément pas très philosophique... vous détruisez de la main gauche ce que vous avez voulu élever de la droite... Je vous ai excusé tant que j'ai pu, mais j'ai perdu ma peine ; certains hommes doctes trouvent que votre ouvrage manque de méthode, qu'il est tronqué, non pour ne pas avoir été achevé, mais parce que les choses essentielles y sont passées sous silence... Tout ce que vous dites de quelques verbes et particules leur semble superflu... Ce qui abonde, leur dis-je, ne vicie pas... mais ils voudraient que vous eussiez été plus concis, en cela je ne suis pas tout à fait de leur avis...

Il est impossible de ne pas penser à certaine scène du Misanthrope :

Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière.
.....
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Certainement, si Arsinoé eût su le chinois, elle eut écrit au père Prémare une lettre dans le goût de celle de Fourmont.

Du reste, ni la grammaire du père Varo, publiée sous le nom de Fourmont, ni celle du père Prémare, infiniment meilleure, mais manquant, à ce qu'il paraît, de méthode et de choix, ni la dissertation publiée en 1809, à Sirampour, par M. Marshman, ^{p.391} ne remplissaient le cadre que M. Rémusat avait tracé. Lui-même n'a pas atteint complètement le but qu'il s'était d'abord proposé. Ses *Éléments* offrent des défauts qu'aurait pu corriger le progrès de son enseignement, mais cet ouvrage n'en est pas moins une base excellente pour l'étude du chinois. L'exposition est pleine de clarté et de netteté ; l'ordre des règles et le choix des exemples sont parfaits ; seulement on peut trouver quelques lacunes dans les premières, et reprocher aux seconds trop de sobriété.

@

2. Langues tartares, japonais, coréen

@

L'utilité de la langue chinoise ne se borne pas à nous faire connaître le peuple qui la parle ; elle peut encore servir à nous mettre en relation avec d'autres nations qui entourent le royaume du Milieu, et sont comme les satellites de cette grande et lointaine planète. Nous en aurons la preuve quand nous parlerons des travaux de M. Rémusat sur l'histoire du haut Orient ; nous l'allons voir dès à présent à propos de diverses langues auxquelles il a étendu ses recherches en s'aidant pour leur étude de la connaissance du chinois. Tels sont les idiomes tartares, le japonais et le coréen. N'oublions jamais, en effet, que nous sommes à la Chine, chez un peuple savant et lettré, curieux de tout ce qu'il ne méprise pas trop, qui d'ailleurs, malgré son mépris pour ses conquérants, a été forcé d'apprendre la langue des différentes nations qui l'ont soumis. En dépit du rempart qu'élèvent autour de lui ses préjugés nationaux, rempart plus difficile à surmonter que la Grande muraille, il n'est pas resté sans contact avec les autres peuples. Il a négocié avec des nations tartares et gothiques, il a soumis le Japon, il a reçu dans son sein des populations mahométanes et bouddhistes ; enfin, il a traduit des livres sanscrits, thibetains et arabes ; il possède des grammaires mantchoues, des dictionnaires mongols, des dictionnaires polyglottes, et entre autres un vocabulaire philosophique en cinq langues, sur lequel nous reviendrons.

Dans son beau travail sur les langues tartares, dont malheureusement il n'a publié que la première partie, M. Rémusat a donné une idée juste et souvent nouvelle des principales d'entre ^{p.392} ces langues ; un des premiers, il a montré les ressources que l'histoire devait trouver dans un sage emploi de la philologie comparée. Sa préface renferme sur ce sujet des aperçus aussi ingénieux que solides, alors assez neufs en France, et que la critique historique a entièrement adoptés.

M. Rémusat avait à cœur de combattre les hypothèses vagues et sans fondement sur l'histoire de la haute Asie qui avaient cours avant lui. Par

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

un examen approfondi des langues tartares, il a montré que ce n'étaient point ces langues ni les peuples qui les parlent, qui avaient pu être dépositaires d'une antique civilisation, communiquée ensuite par eux à l'Inde et à la Chine. L'hypothèse du peuple primitif, du moins telle que l'avaient rêvée Bailly et quelques autres, s'est évanouie devant l'évidence des faits. Le Thibet, qu'on avait particulièrement désigné comme le point de départ de ce peuple imaginaire, n'a plus conservé aucun droit à cet honneur. Ce n'est pas au moins dans les traditions nationales qu'il faut en chercher la trace. Le thibétain, idiome assez barbare et vraie langue de montagnards longtemps isolés sur leurs plateaux neigeux, ne paraît posséder d'autres monuments littéraires que des monuments bouddhiques, venus de l'Inde et traduits du sanscrit. Son alphabet n'est qu'une corruption de l'alphabet sanscrit accommodé à la peinture de quelques sons qui lui sont propres ; en un mot, la langue et l'écriture, comme la civilisation et la religion du Thibet, ont reçu l'influence de l'Inde, et l'Inde n'a rien reçu de lui. En attendant qu'on pénètre librement dans ce pays curieux et ignoré, voilà que des comparaisons d'alphabets, des investigations faites à Paris, dans des historiens chinois, renversent un des systèmes auxquels avaient prêté le plus de vogue les deux complices de tout système qui réussit, l'ignorance et le talent.

L'histoire de l'alphabet des Mantchoux n'est pas moins curieuse : ceux-ci l'ont reçu des Mongols, leurs devanciers dans la conquête de la Chine. Les Mongols l'avaient reçu des Oigours, population turque voisine des Mongols ; car il n'y a pas des Turcs seulement à Constantinople : les Osmanlis ne sont qu'une fraction célèbre d'une grande famille dont les tribus obscures ^{p.393} sont dispersées à travers presque toute l'Asie. Or ces Oigours, qui donnèrent aux Mongols l'écriture que ceux-ci ont passée aux Mantchoux, de qui l'avaient-ils reçue ? L'étude de cette écriture a montré qu'elle n'était autre chose que l'alphabet syriaque, porté au fond de l'Asie, dans les premiers siècles de notre ère, par des prêtres chrétiens. En effet, certaines sectes dissidentes, les manichéens, les nestoriens, s'enfoncèrent de bonne heure dans l'Orient, fuyant le siège de l'orthodoxie et de la

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

persécution. Un des résultats de ces émigrations religieuses fut de donner aux nations tartares un alphabet qui, sous une de ses formes, devait être celui de Gengiskhan. Or cet alphabet des langues tartares, qui s'est légèrement modifié pour s'accommoder à chacune d'elles, cet alphabet, syriaque d'origine, était lui-même une forme de l'alphabet des peuples sémitiques, dont les caractères hébreux et les caractères arabes sont des variations en apparence bien diverses, mais au fond identiques, dont le type le plus ancien fut cet alphabet phénicien qu'adopta la Grèce, et qui a été le père de tous ceux qu'emploient les peuples européens, tant ceux d'origine latine que ceux d'origine germanique, celtique ou slave. Ainsi voilà une transformation de plus ajoutée à la série des métamorphoses qu'a subies l'alphabet de Cadmus, et la Tartarie jointe à son vaste empire.

L'écriture mantchoue avait été l'objet d'une prétention singulière de la part d'un homme dont les prétentions dépassaient quelquefois le savoir. M. Langlès avait cru découvrir la nature alphabétique des caractères mantchoux, ignorée, selon lui, des Mantchoux eux-mêmes ; malheureusement quelques passages, traduits par M. Rémusat, d'une grammaire chinoise de la langue mantchoue, ne purent laisser à M. Langlès l'illusion d'avoir découvert que les conquérants de la Chine avaient un alphabet sans le savoir.

À côté des résultats importants auxquels peut conduire l'étude comparée des langues, il en est qui ne sont qu'un caprice piquant du hasard : telle est l'analogie bien probablement fortuite entre certains mots mongols et certains mots français. L'exemple le ^{p.394} plus frappant, c'est le mot *amour*, qui est le même dans les deux langues. Il est bizarre que cette ressemblance de nom se rencontre là où on l'attendrait le moins ; car il est à croire que la chose est assez différente au bord de la Seine et aux rives du lac Baïkal.

Des rapprochements moins frivoles se sont présentés à M. Rémusat : telle est l'histoire du mot *bey*. N'est-il pas curieux qu'il vienne du chinois *pe*, et que ce soit une expression empruntée à la Chine qui serve à désigner en Turquie une fonction politique. Les mots

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

sont des voyageurs qui font le tour du monde et se naturalisent bien loin de leur berceau.

Un peuple remarquable à plus d'un égard, c'est le peuple japonais. On connaît la bizarrerie de son double gouvernement, et comment le pouvoir temporel et le pouvoir ecclésiastique y siègent à côté l'un de l'autre ; on connaît ce caractère sombre et violent qui forme un si parfait contraste avec la douceur humble et souple des Chinois ; on sait cet usage auprès duquel notre duel n'est que de la demi-barbarie, ce point d'honneur étrange qui commande à un Japonais offensé de proposer à son ennemi de s'ouvrir le ventre au même instant que lui, comme en Angleterre on s'adresse entre convives la proposition de boire ensemble un verre de vin. Le langage de ce peuple extraordinaire offre aussi des particularités dignes de remarque ; au fond essentiellement différent du chinois et des idiomes tartares, on voit cependant que le voisinage de ces langues n'a pas été sans influence sur lui : civilisés par les Chinois, les Japonais ont subi le joug de leur grammaire ; ils ont conservé les mots indigènes, mais ils ont appris à les construire à la chinoise et à les décliner à la tartare. De plus, le bel usage a introduit dans le japonais l'usage du mot chinois un peu défiguré par la prononciation, à côté de celui des mots nationaux, de sorte qu'il y a deux noms pour toutes choses, le nom japonais et le nom chinois. On emploie de préférence la dénomination chinoise dans les sujets qui tiennent à la politique, à la législation, à la religion, aux belles-lettres, aux sciences, et le terme japonais pour tout ce qui se rapporte au métiers, aux occupations du ^{p.395} peuple et aux habitudes nationales. Il en résulte quelque chose d'assez singulier, dit M. Rémusat,

« c'est que les ouvrages dont la matière n'est pas bien déterminée, ou qui ne sont pas spécialement destinés soit aux gens de lettres soit au vulgaire, offrent un assemblage bizarre de mots chinois et japonais qui se combinent entr'eux dans la même page, dans la même ligne et bien souvent dans la même phrase.

Ainsi ces deux langues se pénètrent, pour ainsi dire, l'une l'autre, comme s'entrelacent les deux nationalités qu'elles représentent ; mais

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

cette confusion est la moindre de celles que le japonais présente, et la diversité des systèmes d'écriture appliqués à cette langue produit une bien autre complication. Ces systèmes d'écriture sont au nombre de trois.

D'abord les Japonais se servent souvent, pour leurs ouvrages scientifiques, des caractères chinois ; comme ces caractères sont de leur nature indifférents à tout mode d'articulation, les livres ainsi écrits sont pour nous de véritables livres chinois, car il nous importe peu de quelle prononciation les Japonais peuvent se servir en les lisant ; et s'ils écrivaient toujours de cette sorte, l'étude des Japonais serait à peu près inutile en Europe ; mais ils ont deux autres systèmes d'écriture, l'un très simple, l'autre très embrouillé.

Dans ce dernier, on semble avoir pris plaisir à multiplier les difficultés de la lecture, à tel point que la simple exposition de ces difficultés en est elle-même une assez grande. Qu'il suffise de dire ici que les caractères chinois sont employés, dans ce système, à représenter, non les idées dont ils sont le signe, mais le son qui leur est arbitrairement attaché. De plus, les caractères, pris ainsi comme signes phonétiques, ne représentent pas toujours le son qui leur correspond en chinois, mais quelquefois le synonyme japonais, qui n'a aucun rapport avec le mot chinois ; c'est, comme on voit, à la fois un rébus et un calembour perpétuel. Ainsi, le caractère qui désigne en chinois un arbre représente tantôt la syllabe *mo*, nom chinois, tantôt la syllabe *ki*, nom japonais de l'arbre. On conçoit dans quel embarras doit jeter ce double emploi dont rien n'avertit. Ce n'est pas tout, il y a en ^{p.396} chinois beaucoup de caractères entièrement différents et exprimant des idées entièrement différentes, auxquels une même syllabe correspond dans la prononciation. Eh bien ! chacun de ces caractères peut être employé à peindre le son des divers mots japonais, synonymes des nombreux mots chinois auxquels correspond une syllabe commune. Ainsi le même signe peut servir à écrire des mots qui diffèrent entre eux à la fois par le son et par le sens. Je n'ai pas l'espoir de rendre bien sensible cette obscurité, quoique j'omette à dessein diverses circonstances qui la redoublent encore ; j'espère seulement que l'impuissance même de mes efforts pour

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

exprimer toute la difficulté que présente ce second système d'écriture, la fera sentir jusqu'à un certain point.

Quant au troisième, il est beaucoup plus aisé à comprendre. Pour le former, il a suffi de prendre un certain nombre de caractères chinois, sous une forme abrégée, de faire complètement abstraction de leur sens, et de charger chacun d'eux de représenter d'une manière constante, dans la langue japonaise, le son de la syllabe à laquelle il correspond en chinois. Ceci est un véritable syllabaire. Ce qu'il offre d'intéressant, c'est de montrer comment s'opère le passage d'une écriture qui représente les idées et les objets, à une écriture qui représente les sons. On surprend ici l'esprit humain s'élevant de l'hiéroglyphe à l'écriture syllabique. Une fois arrivé là, il ne s'arrêtera pas en chemin ; il n'aura qu'à choisir parmi les signes attribués aux syllabes un plus petit nombre de signes, et les appliquer aux lettres, pour que l'alphabet soit trouvé. Tel a été probablement partout la marche des choses. Il est vraisemblable que partout les lettres ont été, dans l'origine, des hiéroglyphes, d'abord idéographiques, puis phonétiques, d'abord signes d'idées, puis de syllabes ou d'articulations simples ; ce qui n'était qu'une hypothèse au temps de Court de Gebelin, s'est réalisé en fait par le passage de l'écriture chinoise au syllabaire japonais : on pourrait objecter qu'un syllabaire n'est pas un alphabet, et que le dernier terme de la progression n'a pas été atteint ; mais M. Rémusat a complété ce tableau du développement progressif de l'écriture, en trouvant chez les Coréens un véritable alphabet de vingt-quatre lettres, construit avec des ^{p.397} caractères chinois, par un procédé analogue à celui qui donne naissance au syllabaire japonais. On voit ce qui peut se cacher d'important pour l'histoire des procédés de l'esprit humain dans les régions les plus lointaines, les moins connues, dans le Japon et la Corée. C'est là qu'on devait découvrir le secret de la formation de l'alphabet. Ajoutons que sur un autre terrain, M. Champollion arrivait à des résultats parallèles, et voyait en Égypte s'accomplir, suivant la même loi, la transformation de l'écriture hiéroglyphique en écriture alphabétique.

@

3. Histoire littéraire, belles-lettres

@

L'un des grands avantages qu'offre l'étude de la littérature chinoise, c'est qu'au lieu d'avoir à faire à des manuscrits rares et d'une lecture difficile, on a sous la main, et l'on peut facilement faire venir du pays même des milliers de livres imprimés. Quelques personnes parlent encore par habitude des *manuscrits chinois* ; elles ne réfléchissent pas que l'imprimerie a été inventée à la Chine environ cinq siècles avant qu'elle fût connue en Europe. Dans ce pays immense et si anciennement civilisé, où la littérature se confond avec le gouvernement et presque avec la société, on doit s'attendre à rencontrer tous les secours dont la philologie aide et parfois accable l'érudition.

C'est ce qui a lieu en effet : renseignements bibliographiques et littéraires de toutes sortes, préfaces, notes, commentaires, véritables *éditions variorum*, voilà ce qu'on trouve à la Chine, voilà ce que, pour des sommes fort modiques, on peut faire venir en Europe et qu'on y possède déjà en fort grande abondance. On n'a véritablement que l'embarras de la richesse. Comment s'orienter au milieu de ces ouvrages, qui procèdent par centaines et par milliers de volumes ? témoin cette collection d'auteurs choisis qui n'en a pas moins de cent quatre vingt mille. Il est vrai que nous n'en sommes pas encore là, et que la Bibliothèque du Roi ne possède guère que huit mille volumes chinois ; mais c'est encore un fonds assez considérable pour que notre curiosité et notre patience ne risquent pas de ^{p.398} l'épuiser si tôt : c'est une masse qu'il est assez difficile d'entamer. On sent combien y aiderait un bon catalogue de ces livres. M. Rémusat l'avait senti ; en 1816, il avait conçu le plan d'un catalogue qui eut été un véritable traité de bibliographie raisonnée et de littérature chinoise.

Il était d'autant plus urgent de s'en occuper que cent soixante-quinze articles, formant environ 2.000 volumes n'avaient pas été catalogués, et que le reste l'avait été par Fourmont, qui, à la manière d'un autre savant, qui prenait le Pirée pour un homme, voyait toujours

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

un nom d'auteur ou de personnage dans le titre d'un livre chinois, qu'il voulût dire énigme, guitare ou mariage, et donnait un recueil de mémoires scientifiques pour un ouvrage de cabale.

M. Rémusat s'occupait de ce catalogue depuis plusieurs années, quand il fut nommé conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi, et dès lors conduit par la nature même de son emploi à s'occuper plus spécialement de l'histoire littéraire de la Chine.

À cette époque, ses idées s'étaient encore étendues, son catalogue devait avoir pour base les soixante-seize livres de l'histoire littéraire de Ma-touan-lin, auteur d'une espèce d'encyclopédie critique, dont nous allons parler tout à l'heure. M. Rémusat se proposait de traduire les soixante-seize livres du savant chinois, d'en faire comme le texte auquel il voulait rapporter, sous forme d'annotations, toutes les observations bibliographiques qu'il pourrait se procurer, et d'y joindre tous les éclaircissements que lui auraient fournis d'autres ouvrages historiques. Ainsi on aurait eu non plus un simple catalogue déjà précieux, mais, comme disait M. Rémusat, un tableau vaste et complet de la littérature de tous les âges ; des index étendus contenant les noms des auteurs et les titres des livres et une histoire sommaire des monuments littéraires de la Chine eussent été l'utile complément de ce grand travail ; il devait former deux volumes in-folio, et être terminé dans l'espace de deux années.

Cet ouvrage est un de ceux que M. Rémusat n'a pas terminés ; mais on a lieu d'espérer qu'on pourra profiter des matériaux que dans ce but il avait déjà recueillis.

p.399 On doit considérer, comme un dédommagement de cette histoire littéraire de la Chine qu'avait conçue M. Rémusat, et qu'il n'a pas eu le temps d'achever, les notices biographiques sur quelques auteurs chinois, qu'il a rédigées d'après les sources nationales. Telles sont celles qui ont pour objet la famille des Sséma, famille vouée au ministère d'historien, comme à un sacerdoce héréditaire, qui, au second siècle avant Jésus-Christ, renouvela et perfectionna l'histoire presque aussi ancienne que l'empire. Environ cent ans auparavant (213), avait

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

eu lieu le fameux incendie des livres. Dans ce pays, si plein de respect pour la tradition, il s'était rencontré sur le trône un esprit despotique et novateur tout ensemble ; il avait compris que la secte des lettrés, à l'aide des idées morales et politiques de Confucius, s'acheminait vers le pouvoir qu'ont mis entre ses mains dix siècles de plus d'efforts et de patience, et ne se souciant pas de partager avec eux l'autorité qu'il exerçait, ou de l'exposer à leur contrôle, il fit un jour brûler tous les livres et tous les lettrés qu'on put trouver. Comme Hoang-ti était un homme positif et pratique, il avait excepté les ouvrages de médecine, et de divination d'agriculture. Mais une mesure aussi atroce heurtait trop violemment des habitudes déjà enracinées pour pouvoir produire un effet durable. Le tyran mort, une réaction puissante se manifesta en faveur de la science qu'il avait proscrite. On déterra les ouvrages qu'avait enfouis la piété courageuse de quelques lettrés. D'autres s'étaient conservés dans la mémoire des vieillards, d'où les bourreaux n'avaient pu les aller arracher. C'est ainsi qu'ont été sauvés les *Kings*, les livres moraux de l'école de Confucius, et enfin tous les ouvrages qu'on possède, et dont la date est antérieure au III^e siècle avant J.-C. Mais que de trésors avaient péri !

Il fallut alors rassembler les débris des anciennes chroniques, recueillir les vestiges des vieilles traditions pour recomposer l'histoire. C'est ce que fit Ssé-ma-thsian, qu'on a appelé l'Hérodote de la Chine.

Les pertes causées par l'incendie des livres sont d'autant plus à déplorer pour l'histoire, que, de tout temps, chaque empereur, et même chaque prince indépendant, avait son historiographe ; p.400 pour garantir la véracité de ce fonctionnaire des séductions du pouvoir, on avait sagement établi que les documents recueillis chaque jour par l'historiographe, témoin de tout ce qui se passait, ne seraient publiés que sous la dynastie suivante. À partir de Ssé-ma-thsian jusqu'à la dynastie actuelle, on a une suite non interrompue d'histoires, dont les matériaux ont été rassemblés par des contemporains, et dont la rédaction est postérieure, ce qui réunit toutes les conditions d'exactitude et d'impartialité qu'on peut désirer.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Au nombre des auteurs dont les travaux composent cette série historique, la plus longue et la plus authentique que puisse offrir aucune nation, se trouve Sé-ma-Kouang, qui vivait au onzième siècle de notre ère ; il appartenait probablement à cette famille dont les diverses générations semblaient toutes avoir la vocation et comme la mission de l'histoire. Celui-ci réunissait, à la charge d'historiographe, les fonctions de censeur, fonctions honorables à la Chine, car les devoirs qu'elles imposent s'étendent au souverain comme au peuple. Son biographe rapporte un trait qui fait honneur à l'indépendance de Sé-ma-Kouang. C'est une opinion reçue en Chine, que l'influence du gouvernement s'étend non seulement à la société, mais à l'harmonie et à l'économie de l'univers ; on rend le pouvoir responsable de tous les désordres de la nature. Un tremblement de terre fait murmurer le peuple, une inondation fait détronner l'empereur, une éclipse est un sujet grave de mécontentement. Du temps de Sé-ma-Kouang, la flatterie avait exploité ce préjugé à l'occasion d'une éclipse de soleil qui eut lieu en 1061. Cette éclipse, selon l'annonce des astronomes, devait être de six dixièmes du disque du soleil ; elle ne fut que de quatre dixièmes : les courtisans vinrent en cérémonie en féliciter l'empereur, comme d'une dérogation formelle que le ciel avait permise aux lois de ses mouvements, et qui faisait le plus grand honneur à la sagesse du gouvernement. Sé-ma-Kouang eut le courage de les interrompre, et de dire, en présence de l'empereur, qu'il n'y avait là nul sujet de lui adresser des félicitations, et que si l'éclipse était moindre qu'on ne l'avait annoncée, c'est que les astronomes s'étaient trompés. — p.401

Grande hardiesse qui aurait pu perdre Sé-ma-kouang, et pourtant lui réussit !

Tel était l'homme qui composa une vaste histoire, embrassant un espace de 1.362 ans, où les faits, disposés chronologiquement, forment, suivant l'expression chinoise, comme un vaste tissu, dont la chaîne suit l'ordre des temps, et dont la trame s'étend à tout l'empire. C'est, dit M. Rémusat, expliquant cette métaphore, une chronique où tous les faits sont ramenés à un ordre unique, au lieu d'être classés,

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

comme chez Ssé-ma-thsian, en différentes parties, consacrées à la biographie, à l'histoire des arts et des institutions. Mais, des lettrés chinois auxquels M. Rémusat a consacré des biographies, nul n'en était plus digne que Ma-Touan-lin, qui vivait au XIII^e siècle, au commencement de la dynastie des Mongols. Ce savant, après vingt ans de travaux assidus, publia un ouvrage en cent volumes, qui contiennent la valeur d'environ vingt ou vingt-cinq de nos in-quarto, et dans lequel toutes les parties de l'érudition chinoise sont traitées avec une profondeur et un savoir sur lesquels il n'y a qu'une voix en Chine et en Europe. Cet ouvrage, intitulé *Recherches approfondies des anciens Monuments*, dit M. Rémusat, vaut à lui seul toute une bibliothèque, et quand la littérature chinoise n'en offrirait pas d'autres, il vaudrait la peine qu'on apprit le chinois pour le lire ¹.

On voit que l'attention de M. Rémusat était tournée surtout vers la partie grave et positive de la littérature chinoise, vers tout ce qui tenait à l'érudition et à l'histoire ; quant à la littérature proprement dite, aux ouvrages d'imagination, il les estimait moins, pas assez peut-être. Il est vrai que ce n'est pas la poésie qui est le côté brillant de la Chine ; là point de ces vastes épopées, qui, comme dans l'Inde et la Perse, contiennent d'antiques traditions nationales. L'écriture a été trouvée trop tôt, on n'a pas eu le temps de chanter ; l'histoire a suivi de près l'écriture, l'histoire a p.402 absorbé le domaine de la poésie. Le peuple chinois a été comme ces enfants précoces, raisonnables de bonne heure, qui seront des savants peut-être, jamais des poètes. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, c'est le peuple qui a fait le plus de vers ; faire des vers est à la Chine l'occupation et l'amusement journalier de tout homme cultivé : on fait des vers pour passer le temps quand on est ensemble, comme on joue, comme on fume, comme on boit. Mais à juger de cette poésie d'impromptus, d'acrostiches, de bout-rimés, par ce que nous en connaissons, elle est ce qu'elle doit être chez

¹ On ne trouvera pas cet éloge exagéré, si on parcourt les titres des livres donnés par M. Rémusat (*Mélanges asiatiques*, t. II, p. 417), et surtout le sommaire des objets qu'ils contiennent, inséré par M. Klaproth, dans le Journal asiatique de 1832. (Numéros de juillet et août.)

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

une société raffinée et blasée par une civilisation de tant de siècles. Ce qui lui agréé surtout, c'est l'emploi d'un langage contourné, auprès duquel celui des précieuses et de l'hôtel de Rambouillet est une merveille de simplicité ; ce sont des allusions d'autant plus goûtées qu'elles sont plus détournées et plus obscures, c'est une élégance molle et recherchée, c'est le retour constant des mêmes images empruntées de préférence à ce que la nature offre de plus pâle et de plus frêle, la fleur du pêcher, la feuille du saule, l'eau ridée par la brise, la neige éclairée par la lune ; le genre descriptif domine dans ces compositions, et la description y est à la fois minutieuse et vague. Cette poésie fleurie, précieuse, mignarde, a été portée à sa perfection par deux poètes du VIII^e siècle, à l'un desquels (Tou-Fou) M. Rémusat a consacré une trop courte notice.

Je conçois sans peine que cette sentimentalité fade ne dut pas avoir un grand attrait pour un esprit judicieux et solide. Mais il est à regretter qu'il ait étendu son indifférence à des monuments poétiques d'une autre importance. Ainsi, il n'appréciait pas assez celle du *Livre des vers* (*Chi-King*) : n'est-ce rien qu'un recueil de poésies fait par Confucius, qui étaient déjà très anciennes de son temps, et dont plusieurs étaient certainement populaires au moins douze cents ans avant Jésus-Christ ; il faut dire cependant qu'il encouragea la publication de la traduction latine du *Livre des vers* par le père Lacharme, que nous devons aux soins de M. Mohl.

Il est deux genres d'ouvrages d'imagination qui ont pour nous un intérêt particulier en ce qu'ils nous offrent une peinture fidèle et vivante des mœurs chinoises, ce sont les drames et les romans. ^{p.403} Tous deux sont dédaignés à la Chine et mis en dehors de la littérature savante. Cette exclusion même est un mérite pour des Européens, car elle nous garantit que les auteurs n'ont eu pour guide que leur goût ou celui de leurs lecteurs, et n'ont point été obligés de soumettre leurs idées et leur style à des données de convention ou à une symétrie pédantesque. Il y a chance pour qu'il se glisse quelque vérité dans ces compositions vulgaires qu'on n'estime pas assez pour les fausser entièrement. M.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Rémusat n'a point traduit de drame. Les drames chinois sont composés de prose qu'on récite et de vers qu'on chante. Cette seconde partie, comme tout ce qui est en vers à la Chine, est fort difficile à entendre. M. Rémusat avait fait peu d'efforts pour surmonter ce genre de difficulté qu'il ne tenait pas beaucoup à vaincre ; d'autre part il sentait qu'on ne pouvait, comme l'ont fait le père Amyot et M. Davis qui nous ont donné chacun la version d'un drame chinois, passer entièrement la portion versifiée et chantée, celle à laquelle les spectateurs et les auteurs chinois attachent le plus d'importance. M. Julien est le premier qui ait traduit une pièce chinoise toute entière, vers et prose ; c'est un tour de force qu'il renouvellera, nous l'espérons, pour quelques portions du répertoire chinois dont il a cent volumes à sa disposition, et qui en contient des milliers.

Quant aux romans, tout le monde a lu *Les deux Cousines* et la spirituelle préface de M. Rémusat, mais on a élevé des doutes sur la fidélité de la traduction. Mettant à part les vers placés à la tête des chapitres ou jetés dans le récit, et que M. Rémusat confessait ne pas entendre toujours, on peut affirmer qu'il traduit non seulement avec exactitude, mais encore avec minutie et scrupule, calquant autant qu'il est possible la phrase française sur la phrase chinoise, et suivant pas à pas son original. Il est même supérieur, sous ce rapport, au traducteur anglais d'un autre roman chinois, *L'Union bien assortie*, qui de son côté entend mieux les vers.

La conscience du lecteur étant mise en repos sur ce point, il peut chercher avec toute sécurité dans *Les deux Cousines* une peinture des mœurs d'un grand peuple au moins aussi fidèle que celle ^{p.404} que lui présenterait le roman le plus historique. N'a-t-on pas dans celui dont je parle le spectacle de cette vie oisive, efféminée, corrompue, qu'une civilisation très ancienne et depuis longtemps immobile a faite au plus vieux peuple de la terre ? Voyez ces lettrés, qui, dans une bibliothèque élégante, entourés de livres et de fleurs, riment et boivent tour à tour ou conversent indolemment, un imperturbable sourire sur les lèvres. Voyez-les toujours graves et posés, même dans l'abandon de l'intimité,

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

s'adresser froidement des révérences et des compliments sans fin. Voyez, sous cet air de politesse et de réserve, les plus basses passions triomphant sans combat, les plus honteuses manœuvres employées sans hésitation et sans remords, ne déshonorant pas même quand elles échouent. Ne découvrez-vous pas quelque chose de raide, de glacé, de compassé, dans les mouvements et les discours de tous ces personnages ? On dirait qu'ils ne sont pas faits d'os et de chair, mais de bois ou de faïence. Qui ne sera curieux de passer quelques moments au milieu de ce monde où il serait insupportable de vivre ? L'impatience même qu'inspirent le flegme de ces êtres cauteleux et douceâtres et l'impassible sécurité de leur pédanterie, cette impatience donne un vif sentiment de leur manière d'exister. Enfin, si l'on s'ennuie de leurs courbettes, de leur bavardage littéraire, de leurs petites allusions et de leurs épigrammes émoussés ; cet ennui même est instructif, il complète l'illusion, il révèle le vide que recouvre cette pâle élégance, la mort qui est sous cette ombre de vie.

Une chose me frappe en lisant ce roman, c'est combien ce qu'il nous montre nous ressemble et en même temps diffère de nous. C'est une civilisation complète comme la nôtre. C'est une hiérarchie administrative comme la nôtre, c'est une société oisive corrompue et polie comme la nôtre, c'est de l'esprit subtil et de la conversation maniérée, de la poésie artificielle comme les nôtres ; ce sont des sentiments et des passions alambiqués comme les nôtres. Mais cette société, elle est immobile, et nous marchons ; mais cette hiérarchie, elle repose sur le principe tout oriental de l'omnipotence suprême de l'empereur fils du ciel, roi du monde ; mais ce qui limite cette puissance, ce n'est ni une aristocratie, ni un clergé, ^{p.405} ni la propriété : c'est un corps de lettrés dont le lien est une doctrine purement morale et politique, et qui se recrute par l'examen. Cette société, au lieu de parler politique, fait des vers et respire le parfum des marguerites ; elle est pédante au lieu d'être galante, enferme les femmes et s'entoure de livres, attache plus de gloire à l'étude qu'à la guerre, à une thèse bravement passée qu'à un fait d'armes ; ses finesses et ses recherches

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

de langage ont aussi un cachet tout particulier ; et quant au sentiment dont les conditions et la nature sont le mieux fixées en Occident, l'amour n'est-il pas là soumis à d'étranges lois ? D'abord ce qui touche une beauté, ce sont de brillants examens et des bout-rimés, comme ailleurs d'héroïques aventures : ce qui perd un soupirant, c'est de ne pas bien posséder ses classiques et de prononcer par exemple dans un vers du *Chi-King ko* pour *kou*. Mais que dirons-nous de ce singulier partage du sentiment chez nous le plus exclusif, qui fait que dans ce roman, comme dans plusieurs autres, le héros épouse, à leur grand contentement, les deux héroïnes, et avec leur agrément trouve encore moyen de récompenser la soubrette qui a servi ses amours ? On pense rêver en lisant tout cela, et tout cela est à côté de ces conversations qu'on croirait tenues à Paris en 1832, si tout à coup une formule bizarre de politesse, une comparaison étrange, dite comme la chose la plus simple, ne venait vous avertir que vous n'êtes pas chez vous et vous renvoyer au bout du monde. Tel est sur moi le double effet du roman chinois. Par moments je m'étonne de me sentir si complètement dépaysé, un instant après je m'étonne encore plus de l'être si peu, et il me semble que ces deux impressions contraires me révèlent, mieux que quoi que ce soit, cette civilisation qui est à la nôtre comme sont deux pôles similaires et opposés, deux lignes tirées parallèlement, à une distance infinie.

p.249 ¹ On raconte qu'un professeur de théologie fut, à raison de quelque proposition hétérodoxe, suspendu et mis en prison, où il resta un an. Quand il reparut dans sa chaire, il commença en ces termes : « Messieurs, je vous disais dans ma dernière leçon... » Sans avoir une aussi bonne excuse à donner pour une interruption presque aussi longue, l'auteur de cet article se voit forcé de faire comme ce professeur de théologie. Je disais donc dans mon premier article ce que sont l'écriture et la langue des Chinois ; j'indiquais les principales branches de leur littérature, et, en particulier, celles dont la science habile de M. Rémusat nous a fait connaître p.250 quelques échantillons. Aujourd'hui, pour

¹ Deuxième article du 1er novembre 1833.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

tenir une promesse dont j'ai regret d'avoir tant différé l'accomplissement, il me reste à suivre mon docte guide dans les applications les plus importantes qu'il a faites de son savoir sinologique, d'abord à tout ce qui pouvait jeter quelque jour sur les connaissances des Chinois dans les sciences naturelles et les arts mécaniques ; secondement, aux recherches géographiques et historiques ; enfin, à l'histoire de la philosophie et des religions.

@

4. Sciences naturelles et arts mécaniques

@

Avant de savoir le chinois, M. Rémusat avait étudié la médecine, et par là il avait pris quelque teinture de toutes les connaissances qui s'y rattachent. Il faut avouer qu'un érudit naturaliste est presque aussi rare qu'un naturaliste érudit ; M. Cuvier a donné presque seul un glorieux démenti à cette seconde assertion, et M. Rémusat à la première. Si quelqu'un avait le droit d'établir des relations entre l'érudition et les sciences qui s'attribuent chez nous, un peu exclusivement, le nom de positives, et même le nom de sciences, c'était celui qui portait dans toutes ses recherches une méthode si sûre, une si rigoureuse exactitude. Peut-être, au reste, le devait-il en partie aux habitudes sévères qu'imposent à l'esprit les sciences d'observation.

Bien qu'il fût docteur en médecine, M. Rémusat a peu fait pour éclaircir la médecine chinoise ; sans doute elle l'avait rebuté par les pratiques bizarres et superstitieuses qu'elle mêle à ses recettes. Cette science du pouls, si vantée, au moyen de laquelle les médecins chinois croient discerner dans son mouvement des milliers de variations, et, par ce seul secours, reconnaître l'état des organes ; tout cet appareil de diagnostic subtil et probablement chimérique, quoiqu'il ait séduit Bordeu, n'avait pas trouvé grâce devant le scepticisme de M. Rémusat : aussi disait-il spirituellement, à propos d'un exposé des bases physiologiques de la médecine chinoise, qu'on en devait conclure que les Chinois sont ou de bien mauvais médecins, s'ils se conduisent d'après leurs p.251 principes, ou de bien mauvais raisonneurs, si, en parlant de pareils principes, ils parviennent à guérir leurs malades.

La vogue de l'acupuncture lui fournit l'occasion de donner quelques détails sur ce procédé, usité à la Chine et au Japon, et peut-être trop vite abandonné parmi nous.

Dans ce siècle, les premiers qui vinrent dire à l'Académie que des pierres étaient tombées du ciel, c'est-à-dire de l'atmosphère, furent

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

moqués pour leur crédulité : maintenant, nul savant ne doute du fait ; mais il était curieux de le trouver constaté dans les annales du peuple qui offre la série d'annales la plus longue et la plus continue ! C'est ce qu'a fait M. Rémusat en recueillant un grand nombre de faits de ce genre, attestés par des auteurs contemporains dont les plus anciens remontent à l'époque de la fondation de Rome.

M. Rémusat s'efforçait de pénétrer, au moyen de renseignements écrits, cet empire fermé aux explorateurs européens, et, grâce à lui, la science sédentaire en a plus d'une fois devancé et préparé les découvertes.

Ainsi interrogé par M. Cordier, sur le lieu où les Calmucks recueillent le sel ammoniac qu'ils portent dans toute l'Asie, il lui indiqua, d'après l'encyclopédie chinoise, deux volcans en ignition dans les régions centrales de l'Asie, à quatre cents lieues de la mer ; fait géologique important, puisqu'on avait voulu expliquer les éruptions volcaniques par le voisinage de la mer, qu'en général leurs foyers semblent suivre. Il ajoutait qu'on ne pouvait mieux faire que de consulter les ouvrages composés à la Chine, sur l'histoire naturelle des climats qu'elle renferme, en attendant que le génie des sciences y conduisît les Pallas et les Humboldt. Le génie qu'invoquait M. Rémusat l'a entendu. M. de Humboldt est allé non loin de ces volcans de la Tartarie chinoise ; les relations que des témoins oculaires lui ont fournies, ont confirmé les assertions de l'encyclopédie, et l'illustre voyageur a rattaché avec reconnaissance les indications puisées aux sources chinoises par M. Rémusat et M. Klaproth, à ses importantes considérations sur les systèmes de montagnes qu'on réunit sous le nom vague, et, selon lui, très impropre, de *plateau central de l'Asie*.

J'ai parlé tout à l'heure d'encyclopédie, et on a pu s'étonner ^{p.252} d'en trouver une à la Chine ; il y en a plusieurs : la plus considérable est celle qui a été publiée au Japon, et dont M. Rémusat a donné une table analytique complète en traduisant les titres de tous les chapitres.

Il ne faut pas être trop surpris en trouvant une ressemblance de plus entre notre Europe et cette Chine qui semble avoir pris à tâche

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

d'en offrir en tous points une reproduction, ou plutôt une contrefaçon achevée. Les ouvrages encyclopédiques appartiennent à deux périodes de la vie des peuples, aux époques primitives et aux époques très avancées. Quand on sait peu, on éprouve le besoin de tout embrasser ; quand on sait beaucoup, on sent la nécessité de tout résumer. Les premiers livres des peuples contiennent la masse entière de leurs connaissances, sous une enveloppe poétique ou religieuse, dans une vaste et confuse unité. Toujours on commence par une vue de l'ensemble, puis on va de l'universel au particulier ; puis enfin, après avoir étudié en détail chaque partie du tout, on reconstruit ce tout qu'on avait décomposé, et ainsi, on finit comme on avait commencé, par des encyclopédies.

Là où la société est à la fois jeune et vieille, peu avancée et très arrêtée, ignorante de beaucoup de choses, érudite en quelques-unes, il y a double motif pour que les encyclopédies se produisent. C'est ce qui a eu lieu au moyen-âge. Le moyen-âge est un enfant né vieux ; la caducité de la société ancienne est empreinte sur la naïveté de la société nouvelle ; son berceau est un sépulcre. Aussi le moyen-âge est savant dans les langes, et encore au sein de sa nourrice morte, il balbutie confusément les choses passées. De cette science précoce et incomplète naquirent ces vastes recueils véritablement encyclopédiques, au moins dans l'intention de leurs auteurs, nommés trésors, images du monde, qui contenaient, sous une forme tantôt allégorique, tantôt purement didactique, la somme des connaissances de nos pères. Comme on croyait, dans Aristote, la Bible et quelques anciens, posséder tout savoir, on ne reculait pas devant un ouvrage complet, *de omni scibili*, et comme, en fait, le savoir était très limité, il était assez facile de l'y faire tenir tout entier. Il en est un peu de même à la Chine. La science y est renfermée dans des bornes étroites, mais elle a des prétentions à une ^{p.253} généralité absolue, puisqu'il n'y a qu'un mot dans la langue pour désigner l'empire chinois et le monde. Cette science est dans l'enfance, mais c'est une enfance caduque comme celle de la nation elle-même, qui, aux erreurs du premier âge,

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

associe souvent la pédanterie du dernier. La Chine est donc aussi dans cette situation doublement favorable aux encyclopédies, quand on ose les entreprendre parce qu'on croit tout savoir, et qu'on parvient à les achever parce qu'on ne sait pas grand'chose.

Je parle ainsi de l'Encyclopédie japonaise par comparaison avec les lumières de l'Europe. Ce n'en est pas moins un ouvrage fort curieux, et duquel il y aurait beaucoup à tirer ; dans ce vaste recueil qui n'a pas moins de quatre-vingts volumes in-8°, les objets ne peuvent être classés alphabétiquement, puisqu'il n'y a point d'alphabet en chinois ; c'est donc une encyclopédie méthodique ou les sujets de même nature se trouvent réunis. Chaque objet est figuré, et à côté de la figure est le nom en chinois et en japonais, et une synonymie offrant les mots étrangers. M. Rémusat, en faisant sur cet ouvrage le travail dont j'ai parlé plus haut, a eu soin d'indiquer la pagination d'après l'édition qui est à la Bibliothèque royale, de sorte qu'on peut y trouver ce qu'on y voudrait chercher, aussi facilement que dans notre encyclopédie méthodique.

Bien qu'à en juger par les titres des chapitres et par l'histoire du tapir asiatique que M. Rémusat en a extraite, les fables les plus ridicules tiennent une grande place dans cette volumineuse collection, on ne peut nier qu'elle ne doive fournir des documents utiles ; un livre où il est traité de tous les genres de connaissances, depuis l'astronomie jusqu'à l'art de dévider la soie, de toutes les conditions sociales depuis l'empereur jusqu'aux vétérinaires, aux sages-femmes et aux femmes de chambre ; un tel livre contient nécessairement bien des faits neufs et intéressants pour nous ; le texte peut être éclairci par les figures qui l'accompagnent, sauf à l'article des supplices ; là, par exception, la place où les objets décrits devaient être représentés, a été laissée en blanc ; délicatesse assez étrange de l'éditeur qui, en sa qualité de Japonais, ne devait pas avoir une horreur excessive du sang. Malheureusement, la portion de l'encyclopédie relative à la géographie des peuples étrangers n'en mentionne pas un grand nombre. Il ^{p.254} semblerait que la description du Japon devrait être la partie la plus complète de l'ouvrage, et c'est une des moins satisfaisantes ; elle est

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

envahie par une foule de légendes locales qui se rapportent à l'ancien culte national des esprits ou se rattachent à la religion d'origine indienne, qui, sous le nom de culte de Fo, s'est introduite au Japon comme à la Chine ; à ce bouddhisme dont l'histoire, encore presque ignorée, a joué un si grand rôle dans les destinées du monde et dans les travaux de M. Rémusat. Nous en dirons quelque chose à l'article des religions, revenons à l'histoire naturelle.

Je ne parlerai de la [notice sur le tapir de la Chine](#), tirée de l'Encyclopédie japonaise, que parce qu'elle a fourni au docteur Roulin l'occasion de curieux rapprochements entre le rôle merveilleux que joue dans les imaginations américaines le tapir des Cordillères qu'il a découvert, et les attributs fabuleux que la crédulité chinoise a prêtés au tapir asiatique. Dans le Nouveau Monde, cet animal, très innocent et inoffensif de sa nature, a été transformé en un être monstrueux et terrible ; il épouvante les Indiens des Andes, qui lui attribuent des dimensions gigantesques, et croient que sous cette forme l'âme d'un de leurs anciens héros apparaît, quand un malheur menace leur nation. Les Chinois ont donné des pieds de tigre à ce pachyderme, en cette qualité cousin germain du pourceau, et une queue de bœuf à un animal sans queue. On ne s'en serait pas tenu là, suivant M. Roulin, et le tapir aurait eu les honneurs du mythe classique ; les griffons d'Hérodote, gardiens de trésors, et en guerre avec les Arimaspes, seraient des tapirs défigurés par l'ignorance des populations scythiques, et transformés par l'imagination des Grecs en un composé merveilleux. Le bec crochu du griffon figurerait, dans cette hypothèse, la courte trompe du tapir, qui, lorsqu'elle est pendante, peut en effet ressembler à un bec recourbé. Le pied de tigre ou de lion que les Chinois lui ont donné lui serait resté, puis on aurait attaché les ailes d'un aigle à celui qui en avait déjà la tête ; enfin, pour dernier ornement, on lui aurait fait présent d'une belle queue, enroulée et épanouie en feuilles d'acanthé. Cet ornement grec était du moins plus gracieux que la queue de bœuf des Chinois : le goût des peuples se peint jusque dans leurs plus grotesques fantaisies.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

p.255 C'est toute une poésie populaire que cette création monstrueuse et fantastique qui se forme dans l'esprit des hommes d'après la création véritable ; il se passe là quelque chose d'entièrement semblable à ce qui a lieu dans la formation spontanée des types héroïques ; la tradition les compose ainsi de toutes pièces, attachant sur un corps, quelquefois assez difforme, ailes d'aigle, griffes de lion ; dans cette opération, la fantaisie populaire est prompte, et fait faire rapidement bien du chemin à la donnée qu'elle travestit. Peu d'années lui suffisent pour rapetisser ce qui était grand, grandir ce qui était petit, transporter un personnage du monde réel dans le monde fabuleux. Quelque soixante ans après sa mort, Charlemagne est déjà, dans la Chronique du moine de Saint-Gall, une espèce de géant et de matamore tout à fait invraisemblable ; il est, dans les romans de chevalerie, roi et père imbécile, tandis qu'un roitelet gallois y figure comme le plus puissant des monarques. Aujourd'hui, malgré l'invention de l'imprimerie et les révélations des mémoires, nous voyons se construire sous nos yeux la figure idéale, épique, pour ainsi dire, du héros de ce temps, et nous sommes tous plus ou moins dupes de cette construction à laquelle nous assistons. Déjà existe dans l'imagination des peuples un type convenu de Napoléon, qui commence à ne lui pas ressembler beaucoup, et lui ressemblera moins de jour en jour : dans soixante ans, ceux qui l'ont connu, s'ils vivaient alors, ne le reconnaîtraient plus. Ainsi va l'activité incessante de l'imagination humaine, défaisant, refaisant sans cesse, brochant le vieux, cousant le neuf ; en vérité, à la voir procéder de la sorte, il n'est rien qu'on puisse refuser de croire, pas même qu'un tapir soit devenu un griffon.

En faisant des éléments de l'écriture chinoise la belle analyse dont j'ai rappelé, dans mon premier article, les piquants résultats, M. Rémusat avait été frappé de voir la nomenclature employée par les Chinois pour désigner les objets naturels, se rapprocher, en plusieurs points, de la nomenclature si philosophique qu'a inventée Linnée, et qu'ont adoptée tous les naturalistes. On sait qu'elle consiste à désigner les individus d'un genre par un substantif commun, et à différencier les

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

espèces par un nom, soit substantif, soit adjectif, joint au premier : *canis leo*, *canis vulpes*, *rosa canina*, p.256 *viola tricolor*... Eh bien ! les Chinois, guidés par cet instinct de classification systématique qui leur est naturel, ont rencontré, en inventant leur écriture, ces procédés de la terminologie linnéenne ; ils ont formé les caractères destinés à désigner les espèces, comme Linnée formait ses appellations binaires, de deux parties, l'une commune à toutes les espèces du genre, l'autre variable dans le nom de chacune d'elles. Seulement, comme leur langue écrite ne s'adresse qu'aux yeux, ils ont dessiné par des figures ce que Linnée exprimait par des mots. Pour désigner le loup et le renard, par exemple, ils ont tracé deux caractères ayant chacun une partie variable, qui désigne l'espèce, et une partie commune, qui est le nom écrit du chien, type du genre. On voit, je le répète, que c'est une traduction, une transcription en signes figuratifs de l'appellation binaire de Linnée.

Ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit d'observation et d'analogie des Chinois, c'est d'avoir reproduit souvent, dans leur classification, des rapports existant réellement entre les êtres, et avoués des naturalistes modernes. Ainsi, dit M. Rémusat, le loup, le renard, la belette et les autres carnassiers, furent rapportés au chien ; les diverses espèces de chèvres et d'antilopes au mouton ; les daims, les chevreuils, l'animal qui porte le musc, au cerf ; les autres ruminants au bœuf, les rongeurs au rat, les pachydermes au cochon, les solipèdes au cheval... Voilà des familles vraiment naturelles : ce n'est pas un petit honneur pour les Chinois de reproduire, en quelque chose, la nomenclature inventée par Linnée et les divisions adoptées par Cuvier.

La désignation des insectes par un mot qui veut dire : *les animaux dont les os sont en dehors du corps*, est remarquable. Des idées récentes sur l'anatomie comparée, particulièrement des crustacées, que les Chinois confondent avec les insectes, aboutissent précisément à justifier cette singulière expression.

Ces heureuses rencontres des Chinois, dans quelques parties de l'histoire naturelle, contribuèrent sans doute à diriger de ce côté les

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

travaux de M. Rémusat. Ce qu'il avait entrepris était immense ; il voulait faire un tableau complet des connaissances que les Chinois possèdent relativement aux animaux, aux végétaux et aux minéraux, donner pour chaque objet la synonymie en chinois, en ^{p.257} japonais, en tonkinois, etc., dans les principales langues du haut Orient ; y joindre la synonymie européenne établie d'après les descriptions et les figures, et des notices médicales, usuelles, économiques, tirées des auteurs chinois. Tel est le vaste plan dont la mort a interrompu l'accomplissement, comme de tant d'autres du même auteur, encore plus regrettables. La partie botanique seule est très avancée ; pour le reste, il n'existe que le cadre d'un travail, que M. Rémusat avait préparé sans doute, mais dont il ne paraît pas avoir commencé l'exécution.

L'utilité d'un pareil ouvrage serait d'établir des rapports certains entre les objets de la science orientale et ceux de la science européenne, et par là de mettre à notre portée les recettes et les procédés de la première. Peut-être ce résultat ne vaut-il pas toute la peine qu'il coûterait ; on peut juger de la difficulté et des avantages qu'il peut y avoir à déterminer quel nom européen correspond au nom chinois d'une substance, par le travail de M. Rémusat sur la [pierre iu](#). Consacrer deux cents pages à préciser l'espèce minérale à laquelle ce nom doit se rapporter, et intéresser à une discussion si longue sur un sujet si restreint ; rattacher naturellement cette question minéralogique à l'histoire du commerce antique de la Haute-Asie, à l'origine des noms de Cachemir et du Caucase ; résoudre en passant la question des vases murrhins ; à propos des pierres précieuses qui formaient le pectoral du grand-prêtre, et des matériaux mystiques de la Jérusalem céleste, rencontrer en son chemin l'Exode et l'Apocalypse ; c'est un tour de force : mais c'est aussi, ce me semble, une prodigalité d'érudition, de temps et d'esprit. En général, c'est faire un emploi assez vain de l'érudition que de lui donner pour matière de ses recherches les connaissances dont la nature est l'objet et doit être la source. Les naturalistes ne tiennent pas grand compte de ces travaux, ils estiment plus la découverte du moindre fait, que le labeur curieux par lequel on

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

arrive à savoir à peu près quels faits ont été connus ou ignorés à telle ou telle époque, en tel ou tel pays. L'histoire des sciences naturelles ne se rattache que bien rarement à celle de l'homme ; or, c'est l'homme qu'il faut chercher dans l'histoire, et la nature dans l'observation.

Quant aux arts mécaniques, on sait la supériorité des Chinois ^{p.258} dans quelques-uns. Surpassés maintenant dans la fabrication de la soie, ils l'emportent encore sur nous pour la porcelaine et pour la composition de leur encre ; seuls ils savent cultiver et préparer le thé, dont l'usage presque universel a fait de leur commerce un besoin pour le monde. La priorité de leur industrie dans certaines inventions d'une utilité capitale, est incontestable : nul doute que de temps immémorial on n'ait connu la boussole à la Chine ; que l'imprimerie n'y date de l'an 952, et le papier-monnaie de 1154 ; qu'il n'y ait eu de l'artillerie au X^e siècle, et au commencement du XII^e des cartes à jouer, deux cents ans avant qu'on fasse mention en Europe de la gravure sur bois.

La question est de savoir si l'Occident a reçu de l'Orient ces diverses inventions, ou si, comme on le croit généralement, il y est arrivé par lui-même de son côté.

Cette question est importante ; on ne peut dire qu'il soit indifférent pour l'histoire de la civilisation de connaître d'où sont venues des découvertes qui ont influé à tel point sur elle ; et notre dédain pour les Chinois, qui nous semblent plutôt des magots que des hommes, serait un peu humilié, s'il se trouvait que nous leur devons ces trois choses : l'imprimerie, la boussole et la poudre à canon.

Cette grave question a occupé M. Rémusat, et s'il n'a pas cru pouvoir la trancher par une solution précise, on voit assez de quel côté il inclinait.

L'antériorité démontrée de ces inventions à la Chine et l'incertitude où l'on est en Europe touchant leur berceau et les auteurs qu'on leur a prêtés, forment, il faut l'avouer, un préjugé favorable pour l'opinion qui les fait venir de l'Orient.

La boussole a été apportée par les Arabes dont les embarcations

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

commerciales allaient, comme on sait, rencontrer les jonques marchandes des Chinois dans les ports de l'Inde. La poudre à canon et l'imprimerie seraient venues par la voie de terre. Remarquez que ces deux découvertes sont réclamées par plusieurs pays, et que leur date n'est pas bien certaine. En outre, d'après toutes les vraisemblances, c'est en Allemagne qu'on les voit d'abord se produire ; or, c'est en grande partie par l'Allemagne que s'établirent au moyen-âge, avec l'orient de l'Europe, et par suite avec toute l'Asie, ces communications prodigieusement multipliées, qu'une des gloires ^{p.259} de M. Rémusat a été de mettre en lumière. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que le moine allemand inconnu qu'on fait inventeur de la poudre à canon, à ce que ce mystérieux Fust, dont on a mêlé l'histoire à la légende fabuleuse du magicien Faust, à ce que ces hommes, ou d'autres, eussent reçu ces secrets de quelques-uns des nombreux voyageurs que l'esprit d'aventure, de prosélytisme ou de commerce poussait dans l'ombre aux extrémités de l'Asie.

Seulement il semble que ces connaissances auraient dû pénétrer plutôt en Occident, au temps des invasions mongoles, qui paraît avoir été celui des rapports les plus fréquents entre l'Orient et l'Europe. Il est singulier aussi que Marc-Pol, qui passa plusieurs années au service d'un empereur de la Chine, qui fut envoyé par lui dans diverses parties de ses vastes États, pour y observer ce qui était digne de l'être, et qui, de ces observations faites pour le monarque tartare, a composé la relation si intéressante qu'il nous a laissée ; il est singulier qu'un homme, qui avait tant vu et savait si bien voir, n'ait pas rapporté un secret qu'il devait connaître, puisqu'à l'époque où il se trouvait en Chine, la typographie y était employée depuis trois siècles. Quoi qu'il en soit, une gloire restera à l'Europe, bien supérieure à celle de l'invention première qui peut être due au hasard, la gloire du perfectionnement et de l'application où le hasard n'entre point. La poudre à canon ne servait pas aux Chinois, comme on l'a dit, seulement pour les feux d'artifice, puisqu'au dixième siècle ils avaient des *chars à foudre*, de véritables canons désignés par l'onomatopée assez expressive de *pao*. Plus tard

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

ils sont mentionnés dans une expédition du général mongol Souboutai, et le petit-fils de celui-ci avait un corps d'artilleurs chinois dans son armée, en 1255, un siècle avant la bataille de Crecy, la première en Europe où cette arme ait figuré ; mais depuis cette époque, l'artillerie chinoise n'a pas fait un progrès. Quelle distance au contraire d'un artilleur de Crecy à un artilleur de Waterloo !

L'imprimerie a débuté en Europe par le procédé où elle s'est arrêtée à la Chine, l'emploi des planches de bois mobiles, et cette analogie est une raison de plus de croire à une influence de la seconde sur la première. Mais l'imprimerie européenne, encore entre les mains de ses inventeurs, ou de ceux qui passent pour ^{p.260} l'avoir été, entre les mains de Fust et de Gutenberg, s'est élevée à un degré supérieur de perfection, et dès lors les caractères mobiles ont été trouvés. Telle est en toute chose l'opposition constante de l'Orient et de l'Occident : l'Orient invente et conserve, l'Occident applique et perfectionne. Langues, religions, systèmes, sciences, arts, jeux, il n'est presque rien qui ne nous soit venu de l'Orient ; mais il n'est rien que nous n'ayons amélioré et développé : le progrès, le perfectionnement, tel est le génie de l'Occident. L'Orient est une mer immense et immobile, l'Occident est un fleuve qui en découle et s'en nourrit, mais qui marche toujours de plus en plus large, clair et profond, et à travers mille détours, mille erreurs, de rive en rive, de cataracte en cataracte, aujourd'hui lent, demain rapide, s'achemine majestueusement vers des régions inconnues.

@

5. Géographie, histoire

@

M. Rémusat s'est peu occupé de la géographie de la Chine proprement dite, et dans les livres chinois qui traitent de cette science, il a cherché de préférence ce qui concernait les peuples voisins plus mal connus et plus difficiles à connaître que les Chinois eux-mêmes. Cependant, sans parler de quelques découvertes que nous indiquerons, il faut citer un excellent résumé inséré dans les nouveaux *Mélanges asiatiques* sous ce titre, *La Chine et ses habitants*, qui en soixante-neuf pages contient les notions les plus exactes sur la géographie physique, la division administrative, l'organisation sociale, religieuse et littéraire de la Chine.

Voici un extrait de ce sommaire, qui pourra préciser les idées souvent si vagues qu'on se fait de l'empire chinois :

Cet empire, en y comprenant les pays qu'y ont réunis les empereurs de la dynastie régnante, n'a pas moins de cinq cent vingt-cinq lieues du nord au sud, et de six cents lieues de l'est à l'ouest en partant des points les plus éloignés, ou trois milles lieues carrées de superficie ; deux fleuves immenses, le Kiang et le fleuve Jaune, traversent une partie de cette vaste étendue ; le premier a 7 lieues ^{p.261} à son embouchure. Le climat offre, comme on doit l'attendre de sa situation géographique, toutes les températures depuis les froids de la Sibérie jusqu'aux chaleurs de l'Hindoustan, et par suite les diverses espèces d'animaux qui leur appartiennent, depuis la zibeline et le renne jusqu'à l'éléphant et au chameau. Presque tous les végétaux utiles connus dans le reste du monde se trouvent à la Chine. De là un grand commerce intérieur qui se fait principalement au moyen des fleuves et des innombrables canaux dont elle est percée en tous sens. La Chine est comme un monde, et pourrait presque se suffire à elle-même ; cependant les Chinois font le commerce avec la Russie par Kiacta, avec l'Europe et l'Amérique par

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Canton. Autrefois leurs vaisseaux se sont avancés à l'Occident jusqu'en Arabie et en Égypte. Le trafic de la soie les avait fait connaître aux Romains sous un nom qui était le nom chinois de ce produit ¹. M. Rémusat ne tranche pas la question de la population portée par les calculs les plus exagérés à trois cent trente-trois millions, et dont le minimum ne peut être au-dessous de cent quarante. Il n'y a point de caste à la Chine, ni rien qui y ressemble ; le corps des lettrés, en possession de tous les emplois civils et militaires, se recrute uniquement par des concours littéraires ouverts à tous ; le despotisme de l'empereur, illimité en principe, trouve en fait des bornes dans les préceptes souvent assez hardis de la morale de Confucius, qui est la morale de l'État, et forme comme une sorte de catéchisme politique, base de toute instruction, et par là de toute autorité. Outre cette doctrine fondée sur un déisme assez vague, unique religion des lettrés, et auquel se rattache le culte purement civil, rendu par l'empereur ou les magistrats aux astres, aux montagnes, aux âmes des pareils et des sages, il en est deux autres moins arides et moins épurés qui se partagent la masse de la nation. L'une est celle des tao-ssé ou sectateurs du verbe ; le fond est la doctrine de Lao-tseu, qui vivait en même temps que Confucius, vers l'époque de Socrate. Elle est mêlée de beaucoup de fables et de superstitions, d'enchantements, de miracles prétendus, d'impostures assez semblables aux rêveries du néo-platonisme corrompu. Enfin, p.262 la troisième religion de la Chine, celle qui dans le pays compte le plus grand nombre de croyants, est une religion étrangère, la religion de Bouddha, née dans l'Inde, dont on savait à peine le nom en Europe il y a un demi-siècle, qui compte près de trois mille ans d'antiquité, près de trois cents millions de sectateurs, et ne le cède peut-être qu'au christianisme pour la pureté de sa morale et l'étendue de son action bienfaisante sur la civilisation du genre humain.

Le système administratif est fort compliqué. Cette complication seule suffirait pour indiquer une civilisation très avancée, au moins très raffinée. Comme de semblables détails ne s'analysent point, laissons

¹ Sé, prononcé *ser* dans les provinces du Nord, d'où *seres*, *serica tellus*.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

parler M. Rémusat.

« Le système de la subdivision des fonctions a prévalu depuis longtemps. L'administration des provinces est partagée entre plusieurs officiers qui n'ont pas de contrôle les uns sur les autres, et qui doivent porter à la cour les affaires sur lesquelles ils ne peuvent pas s'accorder ; le gouverneur-général, que les Européens nomment vice-roi, a ordinairement deux provinces sous son administration. Il y a en outre un intendant de la province, un surintendant des lettres, un directeur des finances, un juge criminel et deux intendants : l'un pour les salines, l'autre pour les greniers publics. Chaque département, chaque arrondissement et chaque district ont en outre des magistrats particuliers qui exercent concurremment des fonctions administratives et judiciaires. Le nombre des officiers subalternes est très considérable, leurs titres et leurs noms sont rapportés dans l'almanach impérial. Tous les trois mois tous les officiers de l'empire sont distribués en neuf classes, partagées en deux divisions, et auxquelles sont assignées des prérogatives et des marques distinctives particulières. Le souverain nomme à tous les emplois d'après une présentation triple du conseil personnel.

Pour comprendre ce que c'est que ce conseil du personnel, il faut savoir qu'à la Chine il n'y a point de ministres ; mais chaque département est administré par un conseil, et ce sont ces conseils qui répondent à nos ministères ; le département des Finances est administré par le conseil des Revenus ; le département des Cultes, par le conseil des Rits ; le département de la Justice, par le conseil des Peines et Supplices. Supplice et justice sont naturellement p.263 synonymes chez un peuple où le caractère qui exprime l'idée de gouvernement, a pour signe radical l'image d'un bâton. Au ministère des Travaux Publics correspond le conseil qui porte le même nom : il en est de même du ministère de la Guerre ; enfin il y a un sixième conseil des Emplois, chargé du personnel de toutes les autres administrations.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

C'est ce conseil dont je parlais plus haut. En outre, il y a une académie qui est en même temps une sorte de conseil d'État. La dignité d'académicien est en Chine la plus éminente de toutes, car l'autorité politique y marche toujours de pair avec l'élévation littéraire.

On a peut-être été surpris d'y trouver un almanach impérial, on le sera plus encore d'apprendre qu'il y existe un *Moniteur*. On peut donner ce titre à la *Gazette impériale*, journal officiel et unique. En ce qui est opinion purement spéculative, la liberté de la presse est complète, toutes les doctrines philosophiques peuvent se produire et se sont produites librement, depuis le mysticisme le plus extravagant jusqu'au plus grossier matérialisme. Mais si l'on effleure la personne ou la famille de l'empereur, si l'on a le malheur de tracer le caractère qui a l'honneur de servir à écrire son nom, sans le placer hors de ligne en haut de la page, et mettre au-devant l'épithète honorifique de rigueur, on s'expose soi et les siens à être coupé en morceaux.

Comme je l'ai dit, à l'exception de la notice sur la Chine et ses habitants, dont je viens de présenter les principaux traits, M. Rémusat a plutôt cherché, dans les auteurs chinois, des lumières sur la géographie des pays environnants que sur celle de la Chine elle-même.

C'est ainsi qu'il a traduit une description du royaume de Camboge, dans la presqu'île orientale de l'Inde, rédigée par un officier chinois qui, à la fin du XIII^e siècle, remplit une mission dans ces contrées encore aujourd'hui peu connues des Européens. L'année de ce voyage, 1295, est précisément celle où Marc-Pol revint en Europe ; lui aussi avait reçu des missions semblables dans les mêmes régions. M. Rémusat ne jugeait pas impossible que les voyageurs se fussent rencontrés ; singulier rapport entre deux destinées rapprochées de si loin ! Puis ils se seraient quittés, l'un pour aller en Chine imprimer son voyage, traduit de nos jours, l'autre pour venir ^{p.264} dans la prison de Gènes dicter cette relation, dont la véracité a été longtemps contestée par l'ignorance, et n'a été reconnue que quand les récits de Messer Milione ont pu être vérifiés par le témoignage que les monuments chinois lui ont rendu.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Le voyageur chinois parle avec admiration de plusieurs monuments d'or, c'est-à-dire dorés. On reconnaît là le goût de ces peuples pour couvrir d'or ou d'argent leurs édifices et leurs statues, goût qui ne leur a point passé : au contraire, il paraît que depuis la découverte de l'Amérique une assez grande partie des métaux précieux du Nouveau Monde s'écoule dans l'Inde orientale, où ils sont employés avec profusion à dorer ou à argenter des ponts, des tours, des statues colossales de Bouddha ; singulier emploi de ces richesses qui, tirées d'Amérique, après avoir circulé dans toute l'Europe, et presque achevé le tour du monde, vont s'engloutir au-delà du Gange, dans des contrées presque inconnues, pour y faire resplendir des idoles et des pagodes.

Du reste, les observations que renferme ce voyage, quelquefois étranges au point de n'avoir pu être traduites qu'en latin, d'autres fois provoquant un sourire par leur naïveté, sont détaillées et offrent le caractère de la plus stricte véracité. Cet échantillon montre ce qu'on peut puiser de connaissances géographiques dans les écrivains chinois, sur des pays qu'il est plus facile pour eux que pour nous de visiter.

Outre ce que j'ai dit des volcans de l'Asie centrale, ce que M. Rémusat a fait de plus remarquable en ce genre, c'est d'avoir déterminé de son cabinet l'existence douteuse pour les navigateurs d'un groupe d'îles dans la mer du Japon.

M. Rémusat traita l'histoire comme la géographie ; il s'occupa beaucoup moins de l'histoire chinoise que de celle des peuples voisins, encore plus ignorée. C'est surtout celle des nations tartares qu'il s'est efforcé de retrouver, s'aidant tantôt de la comparaison de leurs langues, tantôt de textes chinois. Ces peuples n'ont presque point de monuments un peu anciens ; leurs destinées nomades n'ont pas laissé plus de traces dans l'histoire que n'en laissent leurs tentes voyageuses aux lieux où elles passent. La Chine au contraire, en possession depuis tant de siècles d'une organisation régulière, la Chine, centre fixe de ce monde errant, a sauvé de leurs annales ^{p.265} ce qu'elle en a garde dans les siennes. La Chine est un flambeau lointain levé sur les ténèbres de la Haute-Asie ; et il ne faut pas croire que ce monde tartare soit

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

entièrement étranger au nôtre. — On a longtemps trop séparé l'Orient de l'Occident. — Sur la foi de quelques chroniqueurs très mauvais géographes, on faisait venir du Nord presque tous les barbares, comme s'il contenait des espaces assez vastes et assez féconds pour enfanter tant de peuples. On est assuré maintenant que leur mouvement n'a point eu lieu dans cette direction, mais s'est fait d'Orient en Occident comme le tour du soleil, que semble suivre autour du globe la rotation du genre humain. On commence à entrevoir au centre de l'Asie quelques-unes des secousses qui ont jeté sur l'Europe ce flot de populations conquérantes. Déjà de Guignes avait prouvé qu'on pouvait tirer parti des sources chinoises pour compléter certaines portions de l'histoire des invasions barbares. Il avait fait voir les Huns menaçant la Chine et roulant le long de la Grande muraille avant de déborder sur l'empire romain. Enfin les auteurs chinois ont montré à M. Rémusat et à M. Klaproth, comme échelonnés sur divers points de l'Asie centrale et septentrionale, des Gètes, des Alains, des Aes, débris des nations gothiques, restés çà et là sur les plateaux de l'Asie comme ces flaques d'eau qui demeurent sur les sommets après qu'une inondation s'est retirée. Ainsi, une lumière partie de l'Orient a éclairé l'événement capital de l'histoire moderne. Sans elle, nous le verrions mal parce que nous ne le verrions que d'un côté, nous ne verrions que la tête de la grande colonne des peuples, non son point de départ. Sans les précieux avertissements de l'histoire orientale, nous aurions pu, dans notre Europe, remuer longtemps les cendres de l'incendie et ne pas connaître quel vent l'avait allumé et poussé sur nous.

La plupart de ces faits sont consignés dans un beau Mémoire de M. Rémusat sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident. Dans le même Mémoire, il a suivi avec une sagacité merveilleuse, depuis le premier siècle avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours, les variations de limites qu'a subies cet empire. Il a montré qu'à plusieurs reprises ces limites s'étaient considérablement déplacées. Rien de plus flexible que les frontières de cette Chine, qu'on croit immobile : tantôt pressée, entamée au nord par les Ki-Tans, p.266 confinée au sud du fleuve Hoeï ;

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

tantôt s'étendant à l'ouest jusqu'à la Sogdiane et la Transoxiane, et poussant des émigrations jusqu'en Arménie.

Ce fut sous la dynastie des Han, quatre-vingt-sept ans avant Jésus-Christ, qu'on commença, disent les historiens chinois cités par M. Rémusat, à entretenir des rapports avec les pays situés vers l'Oxus. La politique chinoise allait y chercher des adversaires aux Hioung-Nou (les Huns suivant de Guignes), dont le redoutable voisinage la faisait trembler. On possède une relation fort curieuse d'une mission donnée à cette époque à un général chinois qui a écrit son voyage. On l'avait envoyé dans la Transoxiane engager une nation qui avait fui à l'ouest devant les Hioung-Nou, et par sa fuite avait dégarni les frontières de la Chine, qu'elle matelassait, pour ainsi dire, contre l'ennemi commun, à reprendre son poste, pour défendre l'empire chinois. En route l'envoyé fut pris par les Hioung-Nou, qui le gardèrent captif dix ans ; enfin il s'évada et arriva chez les You-Tchi, c'était le nom de la nation qu'il fallait décider à revenir dans les déserts de la Tartarie rendre au peuple chinois un rempart dont il avait grand besoin. Les You-Tchi ne l'écoutèrent point, comme on peut croire. — Pour retourner en Chine, il voulut prendre un autre chemin, afin d'éviter les Hioung-Nou ; mais l'invasion avait marché pendant qu'il était en pourparler avec les You-Tchi, et il fut pris une seconde fois. On conçoit que de semblables ambassades devaient instruire les Chinois sur les pays occidentaux : la guerre et la conquête leur ouvrirent de ce côté d'autres communications. Environ cent ans après notre ère, une armée chinoise arriva jusqu'auprès de la mer Caspienne et manqua envahir l'empire romain, sans bien savoir ce qu'elle faisait. Ce fut vers le même temps qu'un souverain de cet empire, appelé par les Chinois *An-Thun*, probablement un des Antonins, envoya, disent-ils, au fils du ciel, des ambassadeurs qui se rendirent près de lui par le Ton-King. Ainsi quelques rapports ont existé entre la Chine et Rome. Si chacun de ces puissants États joue un si petit rôle dans les annales de l'autre, c'est que, ne sachant que vaguement leur existence, ils ignoraient leur mutuelle grandeur. C'était un événement assez peu important à Rome que quelques députés passassent chez les barbares transgangétiques ;

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

peut-être quelques marchands, car tous les ^{p.267} marchands étrangers sont transformés à la Chine en ambassadeurs qui apportent les tributs de leur souverain au maître du monde. C'était peu de chose pour le maître du monde de joindre à son immense empire un État de plus du côté de l'Occident. Ainsi les deux monarchies qui se partageaient le plus grand nombre des peuples de la terre, se touchaient et ont pensé se heurter à leur insu, comme deux géants qui passeraient à côté, l'un et l'autre s'effleurant dans la nuit.

Mais ce fut surtout aux VII^e et VIII^e siècles, sous la glorieuse dynastie des Thang, que l'empire de la Chine acquit une grande extension à l'ouest ; ce fut alors que les rois de Bokhara, de Karisme, de Samarcande, que les peuples des bords de l'Oxus jusque vers la mer Caspienne, furent compris dans l'enceinte démesurément élargie des frontières de la Chine. Sans doute, tout le pays intermédiaire ne formait pas un État régulier et constamment soumis : il y avait bien des insurrections locales, bien des chefs qui reconnaissaient l'empire de la Chine plutôt de nom que de fait ; mais, enfin, il en résultait des relations, au moins passagères, entre elle et ces peuples sédentaires et nomades, qui la considéraient comme un centre de civilisation d'où ils recevaient quelques lumières, et auxquels elle étendait sa suzeraineté et son nom (Thsin). On voit les princes dépossédés se réfugier près du grand empereur ; le fils du dernier des rois Sassanides de la Perse y fut chercher un asile, fuyant, disent les auteurs chinois, un vassal révolté ; c'est ainsi que dans leur récit l'insurrection conquérante de l'islamisme s'est transformée en un simple soulèvement contre le souverain légitime.

Ensuite la Chine commença d'être envahie par les populations du Nord, et démembrée de ce côté en plusieurs royaumes dont les plus célèbres furent les Ki-Tans, d'où lui vint par extension le nom de Cathai, et les Tangutains. Les pays occidentaux qui avaient reconnu sa suzeraineté y échappèrent, et cet état de morcellement fut couronné par les conquêtes des Mongols.

Maîtres de la Chine, les Mongols portèrent à leur tour le renom et l'influence de leur pouvoir bien loin vers l'Occident ; de proche en

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

proche, ils vinrent de la Corée en Silésie. Un petit-fils de Gengis s'appela le vainqueur des Francs, tandis que le roi de ^{p.268} Perse était le vassal du grand Khan de Tartarie, empereur de la Chine.

C'est le moment de la plus grande poussée vers l'ouest ; c'est une dernière irruption des peuples du centre de l'Asie dans le nord de l'Europe, qui montra comment s'étaient faites les premières. Ce fut le dernier acte de la grande tragédie des invasions barbares.

Bientôt l'empire fut divisé entre les descendants de Gengis-Khan, et la Chine fut par là ramenée à des limites comparativement très restreintes, sous la dynastie suivante, celle des Ming. Par un hasard singulier, c'est précisément sous cette dynastie que la Chine a commencé d'être connue et fréquentée des voyageurs européens : de là les idées fausses qu'on s'est formées sur son étendue à l'ouest dans les époques antérieures. Du reste, ces anciennes limites si habilement retrouvées par M. Rémusat ont été atteintes de nouveau par la dynastie actuelle, celle des Mantchoux. Aujourd'hui elles enclavent des sources qui vont se verser dans la mer Caspienne. Une ligne de postes militaires et de fortifications traverse toute l'étendue de l'empire, depuis l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au-delà de Kashgar, situé à moitié route environ entre Peking et Vienne.

À l'histoire des variations qu'a subies de siècle en siècle l'étendue de l'empire chinois, se rattache celle des communications religieuses et commerciales de la Chine avec les contrées plus occidentales de l'Asie, entre autres avec la ville de Khotan, dans la petite Boucharie. Cette ville n'était guère connue que par les allusions des poètes arabes, à propos du musc qu'on tire de son territoire, et qui joue un si grand rôle dans les lieux communs érotiques de ces poètes. M. Rémusat a détaché [l'histoire de la ville de Khotan](#) d'une vaste collection où l'on a réuni tous les faits relatifs aux nations étrangères et aux rapports qu'ont eus les Chinois avec elles sous les différentes dynasties. Il se proposait d'en faire autant pour plusieurs autres parties de la même collection. Quant à Khotan dont l'importance est principalement d'avoir été la métropole du bouddhisme dans la

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Tartarie, nous y reviendrons lorsque nous esquisserons l'histoire de cette religion.

À l'occasion des langues tartares, j'ai déjà parlé des efforts qu'a p.269 faits M. Rémusat pour débrouiller ce chaos mobile de peuples dispersés sur une immense étendue de pays où ils se croisent en tous sens, se mêlent ou se remplacent perpétuellement. Si, malgré ses travaux et ceux de M. Klaproth, il reste encore bien des obscurités dans l'histoire des nations tartares, du moins quelques points essentiels ont été éclaircis. On a démêlé la différence des races sous la confusion de cette dénomination de Tartares, dont la vogue en Occident paraît avoir été causée en grande partie par la ressemblance du nom de quelques hordes avec le nom latin des enfers : les Tartares vrais enfants du Tartare, *Tartari gens tartarea* ; ce jeu de mot qui se rencontre fréquemment chez les écrivains du moyen âge exprime assez vivement l'épouvante qu'inspiraient à l'Europe ces démons déchaînés. Quoi qu'il en soit, M. Rémusat voulait qu'on se gardât de substituer par une pédanterie malavisée à ce mot de *Tartare* celui de *Tatar* qui ne s'applique qu'à une petite partie de ces populations, et ne peut sans confusion s'étendre à une masse si considérable de tribus distinctes ; tandis que le nom de Tartare établi par l'usage, n'étant celui d'aucune d'elles en particulier, peut sans inconvénient servir à les désigner collectivement.

Ce nom pris dans cette acception générale comprend quatre familles de peuples, les Tongous, les Mongols, les Mantchoux et les Thibétains.

Les Tongous, situés le plus à l'orient, qui habitent sans les occuper cent mille lieues carrées, ont à plusieurs reprises fourni des maîtres à la Chine ; dès le X^e siècle, ils en ont occupé la partie septentrionale, donné à leur khan le nom d'empereur, et réclamé à ce titre la soumission des autres nations tartares. Ce fut un empereur tongou de la dynastie des Kin qui envoya demander le tribut à celui qui en 1210 était khan des Mongols, et lui prescrire d'écouter à genoux les ordres de son souverain. Mais le khan se tourna du côté du midi, cracha en l'air, et dit :

— Celui qui t'envoie passe pour le fils du ciel et n'est pas même un homme.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Ce khan était Gengis, qui allait détruire la puissance des Tongous et fonder celle des Mongols.

Cependant les destinées conquérantes de la race tongouse ne devaient pas s'arrêter là, car cette race a produit les Mantchoux, p.270 qui possèdent aujourd'hui la Chine, soumise par eux après qu'elle eut secoué le joug des Mongols.

Pour les Mongols, leurs conquêtes surpassent en étendue et en rapidité tout ce que l'Occident a connu de plus merveilleux. Partie des bords du lac Baïkal, cette nation, jusque-là ignorée du monde, roulant, suivant l'expression des écrivains tartares, comme une boule de neige et se grossissant de toutes les populations que l'avalanche entraînait, soumit la Chine, puis à travers la Cochinchine et le Japon atteignit l'île de Java, tandis que d'un autre côté elle traversait la Perse, les pays caucasiens, établissait en Russie le vasselage des grands ducs, qui a duré jusqu'au XVI^e siècle, et venait en Pologne gagner la bataille de Lignitz, où les Tartares remplirent neuf grands sacs d'oreilles coupées.

Gengis-khan, à lui seul, a conquis presque autant de pays qu'Alexandre, et le mouvement conquérant s'est continué après lui. C'est un Alexandre dont les fils et les généraux furent aussi des Alexandre. Je ne parle que de la diffusion de la conquête, et non de son caractère. Si elle était prompte comme celle d'Alexandre, elle était destructive comme celle d'Attila. Alexandre alla planter un germe de la civilisation grecque au cœur de l'Asie ; les Gengiskhanides se ruèrent sur la civilisation de la Perse et de la Chine, et menaçaient la civilisation de l'Europe. Le Macédonien fondait Alexandrie, le Tartare incendiait Samarcande et Bokhara.

On connaît beaucoup mieux les ravages de la race mongole que ses origines. Les historiens chinois que nous avons en Europe, n'ont pas fourni sur ce point des documents bien positifs à leur habile investigateur ; une histoire originale des Mongols, publiée par M. Schmidt, depuis les *Recherches sur les langues tartares*, et sur laquelle M. Rémusat a donné dans le *Journal Asiatique* plusieurs articles d'une critique, comme toujours, fine et substantielle, n'a pas contribué,

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

autant qu'on l'eût pu croire, à remplir cette lacune ; l'auteur de l'histoire est un prince mongol, de la race de Gengis-khan, zélé bouddhiste, et qui, en cette qualité, s'est plu à combler toute l'époque antérieure au moment où les Mongols paraissent sur la scène du monde, par des légendes empruntées au bouddhisme que ces peuples n'avaient pas alors adopté. La dévotion et l'amour-propre combinés ont conduit l'auteur à rattacher la ligne de Gengis ^{p.271} à cette suite fabuleuse de rois indiens, au moyen desquels on remonte facilement à l'origine du monde : c'est comme nos vieilles chroniques qui font descendre les Francs d'Hector et les Bretons de Brutus, greffant ainsi sur un passé célèbre et mensonger l'origine des nations modernes. Introduire des légendes bouddhiques dans l'histoire primitive du Mongol, c'est faire une confusion pareille à celle de cette Italienne qui croyait que Romulus était le nom du premier pape.

Dans cette obscurité où le laissent sur l'ancienne extension de la race mongole et les sources nationales et les sources chinoises, M. Rémusat, à force de sagacité, est parvenu à constater que cette race habitait de toute antiquité à peu près le pays qu'elle occupe maintenant. Ainsi, après s'être répandue sur le monde, elle s'est renfermée dans son lit naturel, d'où M. Rémusat tire cette conclusion très importante pour l'histoire étudiée en grand, c'est que

« les races ne sont pas sujettes au changement ; qu'on doit en général chercher la patrie primitive des nations dans la contrée où on les retrouve de nos jours, et qu'à l'exception d'un petit nombre de déplacements et de mélanges évidemment causés par la violence, et survenus bien plus rarement qu'on ne l'imagine, les peuples qui sortent de races différentes, les langues qui les tiennent séparés, les localités auxquelles ils sont attachés, résistent aux plus grandes révolutions, et subsistent de nos jours à peu près dans les mêmes rapports que l'antiquité nous fait connaître.

Les deux autres familles tartares sont les Turcs et les Thibétains.

La race turque a joué un grand rôle dans les conquêtes tartares. Le

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

nom Mongol a tout couvert de son éclat plus grand. Il n'en est pas moins vrai qu'il se trouvait beaucoup de populations turques dans ces multitudes diverses par la langue et par le sang, que les khans mongols appelaient leur armée. En outre, les populations turques ont ravagé pour leur propre compte, et conquis en leur propre nom. La plus brillante de ces conquêtes est celle qui s'est terminée par la prise de Constantinople ; celle-là a été un grand événement pour l'Europe. Il en est résulté que les autres portions de la race sont restées dans l'ombre, et qu'on n'a vu des Turcs que dans les Osmanlis. Mais ce serait se faire une idée bien fautive de l'étendue de cette famille de peuples que de la restreindre à ce seul rameau, p.272 elle qui est disséminée dans presque toute l'Asie, elle placée, comme dit M. Rémusat, entre le golfe Adriatique et le lac Baïkal, entre les Samoyèdes et les Indous. Je ne puis le suivre dans ses recherches ingénieuses de désert en désert, de tribu en tribu, poursuivant partout les analogies certaines du langage, rejetant sans hésiter les analogies trompeuses, démêlant les confusions qu'introduit la ressemblance ou l'altération des noms ; car les jeux de mots, et si j'osais le dire, les calembours involontaires, tiennent une grande place dans la partie erronée des systèmes historiques. Il faudrait entrer dans des détails que ne comporte pas cette notice ; et peut-être serait-il indifférent au lecteur d'apprendre à la fin que les Hioung-Nou sont la tige des nations turques. Cependant cela est de quelque importance ; car si les Hioung-Nou sont les Huns, comme il est probable, n'est-il pas curieux de savoir s'ils sont Finnois ou Turcs ; en d'autres termes, si Attila était de la famille des Lapons et des Hongrois, ou cousin de Bajazet et de Mahmoud.

Pour les Thibétains, ils forment une population à part. Renfermés dans leurs montagnes, ils ne furent jamais conquérants, excepté une fois, au IX^e siècle, quand ils s'avancèrent jusqu'au golfe du Bengale, qui porta le nom de mer du Thibet. Leur histoire, peu en rapport avec celle du reste du monde, est en conséquence peu connue. Son principal intérêt se rattache aux destinées du bouddhisme qui y a été apporté d'ailleurs, et y a pris la forme particulière du lamisme, espèce de papauté dont nous aurons occasion de reparler.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Mais s'il faut quelque effort pour s'intéresser aux découvertes même les plus essentielles, quand elles portent sur des pays éloignés, sur des événements obscurs et isolés, il est naturel au contraire d'être vivement frappé de résultats qui intéressent notre histoire. Il est piquant de trouver la Tartarie et la France en relation diplomatique, et ce fut une bonne fortune pour M. Rémusat de rencontrer dans les archives du royaume des pièces de la chancellerie mongole ; de lire pour la première fois ces lettres du petit-fils de Gengis-khan à Philippe-le-Bel, six cents ans après qu'elles avaient été écrites. Les [deux beaux mémoires](#) qu'il a consacrés à ce sujet entièrement neuf, contiennent les plus curieux ^{p.273} détails sur ces négociations, que la légèreté sceptique de quelques historiens avait niées. Entamées par les papes et les rois de France, elles eurent d'abord un succès médiocre auprès des chefs tartares ; puis quand ils comprirent que les intérêts de leur conquête étaient d'accord avec les plans de croisade que l'Europe chrétienne commençait à abandonner, ce furent eux, chose étrange, qui tentèrent par leurs messages de ranimer cet enthousiasme. Alors ils prirent l'initiative des ambassades, écrivant en termes courtois, et ne menaçant plus comme auparavant les missionnaires d'envoyer au pape leur peau empaillée, mais offrant au roi de France le secours de leur cavalerie pour conquérir le Saint-Sépulcre. M. Rémusat a rattaché à l'histoire de ces singulières ambassades, des vues ingénieuses sur les relations, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le suppose souvent, qui liaient et rapprochaient au moyen âge l'Orient et l'Occident. Dans le morceau suivant, il a groupé un grand nombre de faits, dont le simple exposé frappe vivement l'imagination. Les vues qui suivent sont pleines d'élévation et de nouveauté. Je ne puis résister à transcrire le morceau tout entier ; je ne crains point qu'il paraisse trop long à mes lecteurs, et nul autre ne me semble plus propre à leur donner idée du talent d'écrire de M. Rémusat, qu'une notice consacrée à sa mémoire doit faire aussi connaître.

« Beaucoup de religieux italiens, français, flamands furent chargés de missions diplomatiques auprès du grand Khan. Des

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Mongols de distinction vinrent à Rome, à Barcelone, à Valence, à Lyon, à Paris, à Londres, à Northampton, et un franciscain du royaume de Naples fut archevêque de Pékin. Son successeur fut un professeur de la faculté de théologie de Paris. Mais combien d'autres personnages moins connus furent entraînés à la suite de ceux-là, ou comme esclaves, ou attirés par l'appât du gain, ou guidés par la curiosité dans des contrées jusque-là inconnues ! Le hasard a conservé le nom de quelques-uns ; le premier envoyé qui vint trouver le roi de Hongrie de la part des Tartares, était un Anglais banni de son pays pour certains crimes, et qui, après avoir erré dans toute l'Asie, avait fini par prendre du service chez les Mongols. Un cordonnier flamand rencontra dans le fond de la Tartarie une femme nommée *Paquette*, p.274 qui avait été enlevée en Hongrie ; un orfèvre parisien dont le frère était établi sur le Grand pont ; et un jeune homme des environs de Rouen, qui s'était trouvé à la prise de Belgrade. Il y vit aussi des Russes, des Hongrois et des Flamands. Un chantre nommé Robert, après avoir parcouru l'Asie orientale, revint mourir dans la cathédrale de Chartres. Un Tartare était fournisseur de casques dans les armées de Philippe-le-Bel. Jean de Plan-Carpin trouva près de Gayouc un gentilhomme nommé Temer, qui servait d'interprète ; plusieurs marchands de Breslaw, de Pologne, d'Autriche, l'accompagnèrent dans son voyage en Tartarie ; d'autres revinrent avec lui par la Russie, c'étaient des Génois, des Pisans, des Vénitiens... Des voyages de ce genre ne furent pas moins fréquents dans le siècle suivant... On peut bien croire que ceux dont la mémoire s'est conservée, ne sont que la moindre partie de ceux qui furent entrepris, et qu'il y eut dans le temps plus de gens en état d'exécuter des courses lointaines, que d'en écrire la relation. Beaucoup de ces aventuriers durent se fixer et mourir dans la contrée qu'ils étaient allés visiter ; d'autres revinrent dans leur patrie, aussi obscurs qu'auparavant, mais l'imagination remplie de ce qu'ils

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

avaient vu, le racontant à leur famille, l'exagérant sans doute, mais laissant autour d'eux, au milieu de fables ridicules, des souvenirs utiles et des traditions capables de fructifier. Ainsi furent déposées en Allemagne, en Italie, en France, dans les monastères, chez les seigneurs, et jusque dans les derniers rangs de la société, des semences précieuses destinées à germer un peu plus tard. Tous ces voyageurs ignorés, portant les arts de leur patrie dans des contrées lointaines, en rapportaient d'autres connaissances non moins précieuses, et faisaient, sans s'en apercevoir, des échanges plus avantageux que tous ceux du commerce. Par là, non seulement le trafic des soieries, des porcelaines, des denrées de l'Indoustan s'étendait et devenait plus praticable ; il s'ouvrait de nouvelles routes à l'industrie et à l'activité commerciale ; mais ce qui valait mieux encore, des mœurs étrangères, des nations inconnues, des productions extraordinaires venaient s'offrir en foule à l'esprit des Européens, resserré, depuis la chute de l'empire romain, dans un cercle trop étroit. On commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée et la p.275 plus anciennement civilisée des quatre parties du monde. On songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient ; et il fut aussi question d'établir une chaire de langue tartare dans l'Université de Paris. Des relations romanesques bientôt discutées et approfondies répandirent de toutes parts des notions plus justes et plus variées. Le monde sembla s'ouvrir du côté de l'Orient, la géographie fit un pas immense ; l'ardeur pour les découvertes devint la forme nouvelle que revêtit l'esprit aventureux des Européens ; l'idée d'un autre hémisphère cessa, quand le nôtre fut mieux connu, de se présenter à l'esprit comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance ; et ce fut en allant à la recherche du Zipangri de Marc Pol, que Christophe Colomb découvrit le Nouveau Monde.

6. Philosophie et religion

@

p3.361 ¹ J'ai eu déjà occasion de le dire, entre les grands systèmes de philosophie que l'Orient et l'Occident ont enfantés, il n'en est pas un qui n'ait eu cours à la Chine. Ce que nous connaissons de ses métaphysiciens suffit à nous en convaincre, et cependant nous sommes loin de les connaître tous. La collection des quarante *tseu* ou philosophes que possède la Bibliothèque du Roi attend encore des lecteurs et des interprètes. Les missionnaires jésuites, qui ont tant fait pour la science, ne lui ont pas rendu, en ce point, tous les services qu'elle pouvait espérer. À leurs préjugés religieux, ils ont joint souvent les préjugés philosophiques des p3.362 lettrés. Les lettrés sont en possession de la doctrine de Confucius ; cette doctrine contient la morale canonique et la politique officielle qui mène à tout. On conçoit qu'ils dédaignent parfaitement les systèmes par lesquels on n'arrive à rien. Donner les places est en tout pays un grand avantage pour une opinion, et qui lui concilie beaucoup de bons esprits, surtout parmi ceux qui les obtiennent ; les lettrés, qui les ont toutes, ne forment aucun doute sur la sagesse de Confucius à qui ils les doivent ; et leur mépris pour les penseurs dissidents et sans pouvoir est à la fois celui de l'orthodoxe pour l'hérésiarque et du fonctionnaire pour l'administré. Or les jésuites, d'ailleurs hommes de beaucoup de sens, de courage et de talent, par leur principe de l'autorité en matière de politique et de religion, étaient naturellement attirés vers les doctrines dominantes, et, comme on dit aujourd'hui, gouvernementales. Aussi, bien que les lettrés fussent leurs adversaires les plus acharnés et les plus dangereux, en voyant comme ils avaient réussi à s'emparer de tout le pouvoir, et comme ils étaient habiles à le conserver, les jésuites se prirent d'une grande admiration pour une théorie qui produisait dans la pratique de si beaux effets. Ils se sentirent, au contraire, fort peu d'estime pour les quarante ou cinquante systèmes qui n'étaient bons,

¹ Troisième article du 15 novembre 1833.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

comme le jansénisme ou le calvinisme, qu'à troubler l'obéissance et la soumission des esprits : c'est ce qui les a portés à négliger ce qu'on pourrait appeler la philosophie hétérodoxe de la Chine, avec d'autant plus de raison que l'orthodoxie y est philosophique, plutôt que religieuse. En outre, ils ont accueilli trop facilement les calomnies que toute opinion régnante épargne rarement aux opinions indépendantes. Ils ont répété avec assez de complaisance les imputations d'athéisme et de matérialisme, parfois fondées, mais parfois aussi un peu légèrement alléguées par le théisme dévot et hypocrite des mandarins. Cependant, pour être juste, il faut dire que les missionnaires sont encore ceux qui nous ont le plus appris sur les divers systèmes de la philosophie chinoise, et que les matériaux qu'ils nous ont transmis, quelque imparfaits qu'ils soient, ont suffi pour intéresser et exciter vivement l'active pensée de Leibnitz.

Des deux grandes divisions de cette philosophie envisageons d'abord celle qui a le plus d'importance en Chine et de renommée en Europe, l'école du docteur Koung (Koung-Fou-Tseu), p3.363 que par égard pour l'usage et pour les oreilles de mes compatriotes j'appellerai de son nom latinisé, nom assez étrange pour un personnage chinois, Confucius.

M. Rémusat, sauf la publication d'un des livres classiques du second ordre, s'est peu occupé de l'école de Confucius, pour laquelle il ne partageait point l'enthousiasme de certains jésuites. Je suis cependant obligé de m'y arrêter un peu. La portion de cette notice, consacrée à la philosophie chinoise, serait trop incomplète, si Confucius n'y figurait point.

Entre Confucius et Socrate, il y a plusieurs analogies qu'on a remarquées. Nés vers le même temps ¹, ils ont eu même tendance pratique, même éloignement pour la spéculation. Cicéron a dit que Socrate fit descendre la philosophie du ciel, et la tradition rapporte que Confucius n'aimait pas à parler du ciel et de la nature. La célèbre

¹ Confucius, l'an 551, et Socrate l'an 470 avant notre ère.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

inscription du temple de Delphes, *connais-toi toi-même*, fut le point de départ de la morale socratique. Le perfectionnement du moi est le fondement de toute la doctrine de Confucius. Confucius posa en termes très précis la nécessité absolue de la morale, indépendamment de tout intérêt personnel ; la loi, disait-il, si elle variait de l'épaisseur d'un cheveu, ne serait plus la loi. Pourquoi parler de l'intérêt ? ajoutait un de ses disciples ; il y a la justice et l'humanité, et rien de plus. Le stoïcisme est là tout entier.

Tantôt ce sont de vagues éloges de la vertu, tantôt des préceptes froidement compassés. Le caractère abstrait de la langue, les formes presque mathématiques du style ancien, sont singulièrement favorables, chez Confucius et ses disciples, à l'expression nue et tranchée de l'obligation morale, proclamée dans sa rigueur impérative ou apodictique, pour parler le langage de Kant. Des sentences brèves et roides prescrivent une vertu inflexible, par quelques signes inflexibles aussi qui peignent à l'esprit des idées générales de devoir juxtaposées, sans liaison grammaticale, comme des chiffres, et se balançant comme des nombres.

Sans doute cette morale est ferme et pure, mais elle manque entièrement d'enthousiasme et d'onction, et par là elle est ^{p3.364} inférieure à la morale antique et plus encore à la morale chrétienne. Elle commande sèchement les devoirs de la famille et de la cité, comme s'il s'agissait d'agencer des pierres et non d'harmoniser des hommes. Elle subordonne le jeune au vieux, le fils au père, le frère cadet au frère aîné, le sujet au magistrat, le magistrat au prince ; et quand elle a bien assis la base de sa pyramide sociale, qu'elle en a bien mesuré les pans et les angles, elle est satisfaite et ne s'inquiète pas si cette pyramide est composée d'êtres vivants, ou bâtie d'ossements arides ; si au centre est un temple, ou, comme dans les pyramides d'Égypte, un sépulcre et une momie. En tête de toutes les vertus, elle place la justice et l'humanité ; mais cette justice est toute négative, et cette humanité n'a pas d'entrailles. Le nom de celle-ci est admirable, on l'écrit en unissant au signe qui veut dire homme, le signe qui veut dire deux ;

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

c'est le lien de l'homme avec l'homme, la charité ; et on trouve dans la morale chinoise ce divin précepte : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qui te soit fait. » Mais voyez ici combien la lettre est stérile, quand l'esprit défaut. L'idée de la charité est un accident dans le système, et ne s'y fait sentir que çà et là, comme par hasard. Dans le christianisme au contraire, la charité n'est pas une idée morte énoncée en passant, un devoir froidement prescrit par le législateur, comme une convenance sociale que l'étiquette impose, comme un régime bon à suivre, qu'un médecin recommande négligemment. Dans le christianisme, la charité est l'âme et la vie ; c'est un sentiment immense et pénétrant, qui remplit tout le cœur de l'homme et contient toute la loi de Dieu.

La sécheresse de la morale de Confucius, l'absence de toute vitalité dans le sein de cette doctrine, ont porté leurs fruits. Certes, on ne peut nier qu'elle n'offre un appareil très imposant d'excellents préceptes, liés entre eux par un enchaînement dont la rigueur n'a jamais été surpassée, et disposés suivant les règles de la plus parfaite symétrie. Depuis bien des siècles, la principale étude des lettrés a été de les approfondir et de les retourner en tous sens. Chacun d'eux doit en être imbu dès l'enfance, et il n'y a peut-être pas un autre exemple d'une morale qui soit à la fois l'objet constant de la science et la base officielle de la politique. Avec tout cela, nous ne voyons pas qu'un grand perfectionnement en soit résulté pour la ^{p3.365} classe des lettrés ; les romans que nous connaissons font foi au contraire, dans les rapports où ils nous les montrent, d'une immoralité assez naïve et assez nue, et on ne trouve pas beaucoup à s'édifier sur leur compte dans les relations les plus récentes. Le commandant du vaisseau *le Amherst*, qui vient de parcourir leurs côtes, abordant et débarquant malgré eux où bon lui semblait, nous les fait voir aussi pusillanimes, aussi menteurs, aussi méprisables que possible. Eh bien ! ces mandarins, qui affectaient le dédain le plus stupide pour les barbares jusqu'au moment où ils commençaient à les craindre, qui employaient d'ignobles artifices pour déterminer le vaisseau anglais à s'éloigner volontairement, puis le

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

faisaient poursuivre de loin à coups de canon, et proclamaient qu'il avait fui devant la flotte impériale, quand la veille quatre matelots, allant couper un câble, s'étaient trouvés, sans le vouloir, maîtres du vaisseau amiral ; ces mandarins, qui revenaient sans pudeur sur leur décision, sitôt qu'on faisait mine de leur vouloir résister, qui, dans une ville de quatre cent mille âmes, présidaient, par peur d'un équipage marchand, à son trafic avec les habitants, après l'avoir solennellement interdit ; ces mandarins avaient tous gagné leurs postes en argumentant sur la morale de Confucius. Je crains que tout ceci ne prévienne médiocrement en faveur de ce philosophe, ou ne semble bien sévère à son égard. Je ne voudrais pas aller au-delà de ma pensée et sembler injuste envers Confucius. Confucius fut un sage ; s'il lui manqua un élan et une flamme refusés peut-être à sa race, sa tentative fut élevée et son but honorable. Tombé dans des temps d'anarchie et de désordre, où l'unité de l'empire avait péri, brisée en une foule de petits États qui se faisaient la guerre, Confucius conçut la double pensée de retremper l'énergie personnelle des individus et de refaire l'unité de l'empire. Pour cela, il imagina, ou plutôt renouvela, en le régularisant, l'échafaudage moral et politique auquel il a attaché son nom, et qui étage, pour ainsi dire, la famille sur l'individu et l'État sur la famille. Il équilibra si habilement toutes les parties de son édifice, et, avec d'anciens matériaux, le construisit si bien dans le goût du pays, qu'il a duré jusqu'à nos jours, quoique assez creux, solide, et debout, malgré deux invasions. Son rêve de l'unité de la monarchie chinoise s'est réalisé. Si le succès de sa morale n'a pas égalé le triomphe de sa politique, c'est qu'il ^{p3.366} est plus difficile, comme il est plus beau, d'améliorer les hommes que de les gouverner. Mais sur ce point encore il ne faut pas être injuste, et l'on doit reconnaître que celui qui a mis la paix à la place de la guerre, et l'emploi de l'intelligence, sous une forme quelconque, à la tête de la société, a bien mérité de la civilisation. Ce n'est pas entièrement sa faute, si son système a dégénéré en un pur formalisme. Il ne serait pas plus raisonnable de l'en rendre responsable, que d'imputer aux catégories d'Aristote tous les vices de la scolastique.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Comme je l'insinuais tout à l'heure, Confucius fut plutôt un arrangeur qu'un inventeur ; il ne commença point, il continua et rétablit. C'est une grande différence, sans parler des autres, entre Socrate et Confucius. Socrate est nouveau comme la Grèce, il invente, il donne une impulsion inconnue. Confucius est comme l'Orient, il se rattache au passé et s'y appuie. Né à la Chine, pays de traditions et d'habitudes, comment serait-il novateur ? Il s'en garde ; et, faisant profession, en toutes choses, de restaurer l'ordre antique, il invoque sans cesse les anciens usages, les anciennes mœurs, l'ancienne sagesse, à l'ombre de laquelle il produit la sienne en la cachant. Telle est constamment la marche de Confucius. Son école fait pour lui ce qu'il avait prétendu faire pour les vieux sages, elle le répète, elle transmet la tradition qu'elle a reçue. Ceux même qui en altéreront le plus l'esprit en conserveront fidèlement la lettre. Tout s'engendre là sans interruption ; c'est un déroulement et, pour ainsi dire, un désemboîtement continu. Confucius y figure à son point, entre ce qui le précède et ce qui le suit, tenant à tous deux. Aussi des cinq kings, ou livres classiques du premier ordre, un seul est composé, les autres seulement compilés ou commentés par lui, et les quatre chou, ou livres moraux du second ordre, ne sont point son ouvrage, mais renferment sa doctrine recueillie par ses disciples.

Un mot sur ces livres qui contiennent à peu près toutes les idées et presque toutes les expressions qu'on peut rencontrer chez les écrivains orthodoxes de la Chine.

Le plus respectable par son ancienneté et son obscurité est le *Y-King*. Ce livre a pour base deux signes symboliques fort simples, une ligne continue et une ligne brisée, qui, combinées trois ^{p3.367} à trois de diverses manières, forment soixante-quatre figures. Selon les traditions des Chinois, ces trigrammes furent inventés par leur premier législateur, Fo-Hi, trente siècles avant Jésus-Christ. Il n'est pas facile d'en pénétrer le sens primitif, et il serait long d'énumérer toutes les significations qu'on leur a données. Ceci est un exemple frappant de la disposition qu'ont les Chinois à rattacher toutes leurs idées à une

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

donnée traditionnelle. Vingt systèmes différents, et souvent opposés, se sont présentés depuis quatre mille ans, comme offrant la véritable interprétation des mystérieux emblèmes de Fo-Hi. Il paraît que d'abord tombés aux mains du vulgaire, ils étaient pris pour des figures cabalistiques et servaient à tirer les sorts, quand au XII^e siècle avant notre ère les princes qui fondèrent la troisième dynastie sur les ruines de la seconde, imaginèrent d'en tirer parti pour colorer leur usurpation. Ouen-Ouang, le nouvel empereur, et son fils Tcheou-Kong, ajoutèrent à chacun de ces soixante-quatre signes quelques caractères formant un sens vague et presque aussi énigmatique que les signes eux-mêmes, mais qui semblent avoir contenu des allusions à leur politique, faisant ainsi parler en leur faveur ces symboles que le peuple était accoutumé à respecter. L'obscurité du commentaire fut loin de lui nuire, et peut-être à cause de cette obscurité même il fut révééré à l'égal des figures qu'il accompagnait. Six cents ans après, quand vint Confucius, qui avait aussi ses vues politiques, il ne trouva rien de mieux, au lieu de les énoncer comme le fruit de ses réflexions, ce qui les aurait inmanquablement discréditées, que de les donner pour une explication des figures de Fo-Hi, et des courtes phrases de Ouen-Ouang ou des Tcheou-Kong, avec lesquelles elles n'avaient probablement pas grand rapport. Les mots sans liaison dont ces phrases étaient formées, bizarrement enchâssés dans les axiomes de sa morale et de sa politique, leur prêtèrent une autorité qu'ils n'auraient pu avoir par eux-mêmes. Ainsi fut formé le *Y-King*.

Il en fut de lui comme d'un arbre sur lequel on grefferait successivement diverses espèces de fruits, comme d'un vieil habit de famille, que se passeraient, le taillant à leur mode, plusieurs générations. Mais les choses n'en sont pas restées là ; des hérétiques de la secte de Lao-Tseu ont trouvé leur doctrine écrite dans les ^{p3.368} phrases où Confucius avait reconnu la sienne. Le peuple a continué à y chercher des horoscopes, et un célèbre matérialiste du XIII^e siècle a montré clairement que la ligne continue est évidemment le principe actif de la nature, la ligne brisée le principe passif ; et sans

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

ménagement pour Confucius, partout où celui-ci avait vu de la morale et de la politique, il a vu de la physique et de la physiologie.

Ainsi se groupent ces divers systèmes autour de l'antique énigme que chacun d'eux a la prétention d'expliquer ; ainsi s'enroulent, pour ainsi dire, comme le fil sur le fuseau, tous ces commentaires ingénieux d'un texte inintelligible.

Quoique l'origine du second des livres classiques, nommé *Chou-King*, ne soit pas aussi curieuse, ce livre, qui contient l'histoire de la Chine pendant les premiers siècles, a eu aussi ses aventures : brûlé par Hoang-Ti avec un soin tout particulier, parce qu'il contenait, très développés, les enseignements moraux et politiques que le tyran voulait abolir, une portion seulement a survécu à ce désastre. D'abord, on n'avait sauvé que ce qu'avait pu retenir la mémoire d'un vieillard ; puis on joignit à ces débris vingt-cinq chapitres de plus, au moyen d'un exemplaire qu'on trouva, tout altéré par l'humidité et les ans, dans une muraille de la maison de Confucius.

Confucius n'était point l'auteur du *Chou-King* ; il en tira la substance de livres plus anciens, d'où son but ne fut pas tant d'extraire des documents pour l'histoire que des enseignements pour la morale et des exemples pour la politique. Aussi, les harangues des princes, les remontrances des ministres, y tiennent-elles une grande place. On désirerait parfois quelques faits de plus et quelques sentences de moins, surtout quand on songe que c'est peut-être le monument historique le plus ancien qui existe. Le père Régis, homme de sens, qui, dans ses *Lettres à Fréret*, se moquait fort judicieusement de ceux qui voyaient les patriarches dans les anciens souverains de la Chine, et dans le roi Ouen-Ouang une figure du Messie ; le père Régis reconnaît dans le *Chou-King* des parties beaucoup plus anciennes que les ouvrages de Moïse ¹. p3.369 M. Rémusat, qui n'est point suspect de témérité en ce genre, pensait que le premier chapitre du *Chou-King* date à peu près de l'époque qu'il

¹ Voyez la dissertation latine placée à la tête de la traduction de l'*Y-King*, par le père Régis, qu'a donnée M. Mohl, page 125.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

raconte, de deux mille trois cents ans environ avant Jésus-Christ. Dans ce chapitre, des étoiles sont indiquées dans une position qu'en raison de la précession des équinoxes elles n'ont pu occuper depuis. En outre, tout y porte le cachet d'une civilisation primitive, et rien n'y sort de la vraisemblance. Là, point d'incidents ou de personnages merveilleux : ce qu'on trouve au début de cette histoire, ce sont des hommes occupés à dessécher et assainir les terrains qu'ils habitent, et que des inondations ont submergés. C'est ainsi qu'on a dû commencer, en effet, après ces déluges locaux dont on trouve partout des traces. Le style est d'une grande simplicité, et contient des caractères qu'on ne rencontre pas dans les monuments plus récents. Rien donc ne s'oppose à ce que certains endroits du *Chou-King* aient véritablement l'antiquité qu'on leur attribue. S'il en est ainsi, en voyant les lieux communs de la morale chinoise déjà débités par le roi Yao et le roi Chun, plus anciens que Moïse, on ne pourra s'empêcher d'admirer combien la pédanterie a été précoce dans le royaume du Milieu. Il n'y aurait pas sujet de s'en trop étonner chez un peuple qui a connu l'écriture et l'histoire, à l'époque où les autres en sont encore à la poésie et au chant ; mais peut-être doit-on à Confucius une partie de cette morale du *Chou-King*, peut-être a-t-il placé ses maximes dans la bouche de Yao, comme il a mis ses opinions dans les trigrammes de Fo-Hi.

Le livre des vers (*Chi-King*) est encore une compilation de Confucius. Cherchant partout dans le passé des appuis à ses principes, il fit un choix parmi les anciennes chansons, qu'on était, longtemps avant lui, dans l'usage de recueillir. Bien que toutes ne soient pas très édifiantes, Confucius n'hésita pas à y trouver ses maximes de morale et de gouvernement. Et sur la parole du maître, toute l'école a commenté en ce sens de mille manières les trois cent onze petites pièces lyriques dont se compose le livre des vers.

Indépendamment de ces interprétations forcées, ce livre est curieux en lui-même : il contient une poésie populaire, une poésie de cour et de circonstance, du XII^e siècle avant J.-C., du troisième avant Homère. Certains morceaux étaient déjà anciens à cette ^{p3.370} époque. Il ne se

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

peut rien trouver qui peigne plus fidèlement l'état des mœurs antiques et des esprits neufs encore et déjà civilisés. Louanges d'un prince, épigrammes contre un ministre, lamentations sur les malheurs de l'empire, conseils pour l'en tirer, tels sont les sujets ordinaires de ces chansons inspirées, il y a trois mille ans ou plus, par l'événement du jour. Quelquefois aussi, on y trouve l'expression touchante des sentiments domestiques dans leur primitive simplicité, parmi des traits d'une délicatesse étrange et d'une grâce bizarre.

Les deux derniers kings n'ont pas été traduits : l'un est le livre des rites (*li-ki*), l'autre est un ouvrage historique, le seul des kings dont Confucius soit l'auteur. Ce sont les annales d'un de ces royaumes indépendants, dont les guerres déchiraient l'empire. Cette histoire n'a point pour but de raconter le passé comme un fait, mais de le présenter comme une leçon. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le récit paraît être fort sec et dénué de réflexions générales. M. Rémusat disait l'intention pratique de Confucius lui échapper complètement ; il soupçonnait que les allusions morales et pratiques que ce livre renferme tenaient uniquement à la valeur convenue et au choix significatif des expressions. Les artifices et les mystères du style chinois sont sans nombre ; ici le titre lui-même, *Printemps et Automne*, n'est probablement pas sans quelque secrète intention et quelque finesse cachée. À prendre la chose simplement, le nom des deux saisons principales désigne l'année, c'est comme qui dirait les années ou les annales ; mais il y a tout un cortège d'idées morales, et par suite, d'idées politiques, attaché au printemps, et l'automne a aussi en ce genre un accompagnement sous-entendu. De sorte que ce titre en dit plus qu'il ne semble d'abord. S'il en est de chaque phrase comme de ces deux mots, on sent qu'il y a dans ce livre de la pâture pour les commentateurs : aussi ne s'y sont-ils pas épargnés.

Immédiatement après les cinq kings viennent les quatre livres moraux : l'un, appelé la Grande étude ¹, contient un chapitre attribué à

¹ Il a été traduit par M. Pauthier.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Confucius et dix chapitres commentaires du premier, dont l'auteur est un disciple, nommé Thseng-Tseu ; un second porte ^{p3.371} le nom d'un autre disciple, Meng-Tseu ou Mencius ¹ ; un troisième se compose de discours et d'apophtegmes recueillis de la bouche de Confucius lui-même ; enfin le quatrième, rédigé par son petit-fils, a été publié et traduit par M. Abel-Rémusat ; il a rendu par *invariable milieu* les deux caractères dont se compose le titre, et qui, d'après les règles de sa grammaire et le commentateur chinois Tching-Tseu, qu'il cite (p. 8), devraient plutôt, ce me semble, signifier la fixité dans le milieu. Le milieu idéal, auquel tend la philosophie de Confucius, est un de ces termes abstraits et vagues dans le fond, qu'elle détermine avec une précision et combine avec une rigueur apparentes. Ce serait ici le lieu de chercher à indiquer les singulières corrélations d'idées et de signes qui jouent un si considérable et si curieux rôle dans la manière de raisonner, de raconter et d'écrire, que les Chinois ont adoptée. Mais je ne sais en vérité où trouver des expressions pour rendre ma pensée, ou plutôt pour traduire celle qui se loge dans l'étrange cerveau des Chinois. Je vais cependant m'efforcer d'en venir à bout et de dévoiler quelques-uns des secrets de leur esprit et de leur style. Personne que je sache n'a essayé de dire en français ce que je vais tâcher d'exprimer. C'est véritablement essayer l'impossible, car pour saisir quelque chose de tellement chinois, il faudrait se faire Chinois soi-même, penser et écrire en chinois. Or, c'est ce que le lecteur, pas plus que moi, n'est en état ni tenté de faire.

Le jeu des nombres tient une grande place dans les combinaisons de la pensée chinoise ; exacte et minutieuse, elle a tout compté : les éléments, les vertus, les vices, les qualités physiques et morales. Chacune de ces classes d'objets a son chiffre, son numéro, pour ainsi dire. Toutes les dualités, par exemple, forment une catégorie. Tels sont les deux principes de la nature, le ciel et la terre, le vide et le plein, etc. De même pour le nombre trois. Il y a des triades de divers genres ; une

¹ Cet ouvrage, plus considérable à lui seul que les trois autres livres moraux, a été traduit en latin, avec un choix de commentaires, par M. Julien.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

triade est formée par les trois vertus principales, une autre par les trois vices qui leur répondent, une autre par les trois plus anciens rois, une autre par le ciel, la terre et l'homme, etc. Au nombre quatre appartiennent les quatre mers, ^{p3.372} les quatre montagnes, les quatre saisons, les quatre peuples barbares. Au nombre cinq se rapportent les cinq relations sociales, les cinq éléments, les cinq couleurs, les cinq planètes, les cinq rangs, les cinq espèces de grains, les cinq viscères. On place sous le nombre six les six ministères ou conseils et les six sortes de calamités ; ainsi de suite, jusqu'au nombre cent qui est celui des familles chinoises, et au nombre dix mille qui désigne l'universalité des choses. D'abord on voit là une fixité immuable qui tient au caractère du peuple. Pour rien au monde, il ne changerait le nombre attribué une fois à une classe d'objets. Présentez-lui un troisième principe, il n'y croira pas ; une quatrième vertu, il ne l'admettra pas : le compte y est. Découvrez un sixième élément, un viscère, une couleur, une planète de plus ; c'est en vain, il dira toujours les cinq viscères, les cinq couleurs, les cinq planètes. Il se gardera de changer sa hiérarchie et d'y introduire un rang de plus, car il en faut cinq ; ou si le temps et le cours des choses le forcent à changer, ce changement opéré dans la réalité, le langage ne l'avouera pas. Les Chinois savent très bien qu'il y a plus de quatre peuples barbares, et leur histoire en fait foi ; ils ne continuent pas moins de se servir de cette expression, et ils désignent les trois ou quatre cents millions d'habitants dont se compose la Chine actuelle, par cette locution primitive : *les cent familles*, qui a pu lui convenir il y a quatre mille ans. Ne voyez-vous pas dans cette persistance d'un langage de convention, un exemple frappant de la ténacité chinoise ? Mais cette classification arbitraire et opiniâtre produit dans leur littérature des effets auxquels rien ne ressemble ailleurs, et qu'il me reste à exposer.

Par une singulière disposition de leur esprit, il s'établit une correspondance et comme une équation entre les objets, notions, êtres ou attributs, qui sont compris sous la même catégorie numérale. Ainsi, comme il y a deux principes, l'un mâle et l'autre femelle, l'un actif et

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

l'autre passif, dans toute dualité, quelle qu'elle soit, l'un des termes sera mâle et actif, l'autre passif et femelle ; chacun des trois anciens rois représentera la pratique d'une des trois vertus et la répression d'un des trois vices, ce qui exposera l'histoire des premiers temps à être plutôt un symbolisme moral que le tableau de la réalité. On pressent déjà qu'il s'établira ^{p3.373} une harmonie, qui pourra tourner en confusion, entre les cinq éléments, les cinq couleurs, les cinq planètes, les cinq relations sociales. Chaque élément, je suppose, aura sa couleur, et voilà une physique *a priori* ; chaque relation sociale dépendra de sa planète, et l'on aura un système d'astrologie, et cette physique et cette astrologie se tiendront. Tout se pénétrera, se mêlera. À chaque idée morale correspondront plusieurs autres idées de l'ordre politique, astronomique, physique, physiologique ; toutes ces idées seront rangées dans des compartiments bizarres et réguliers. On pourrait presque dessiner comme une figure de géométrie une pensée qui se projette ainsi ; et le style qui l'exprimera sera lui-même symétrique, géométrique. Toute période sera mesurable comme une ligne, calculable comme un angle.

En même temps la valeur de ces notions abstraites si rigoureusement alignées, balancées, équilibrées, cette valeur est très peu précise, c'est la symétrie dans le vague, à tel point, que les opinions les plus diverses les adoptent, sauf à exploiter diversement les mêmes formules. Toujours en vertu de cette horreur de l'innovation dont j'ai déjà parlé, une école ou une secte nouvelle se garde bien d'employer un langage à elle, elle prend le fonds d'expressions communes à toutes, les catégories en circulation, et se contente de leur donner un autre sens : spiritualistes, matérialistes, panthéistes, sectateurs de Bouddha, de Lao-Tseu ou de Confucius, se servent des mêmes dénominations pour exprimer les idées les plus différentes ; et chacun fait jouer ces dénominations et ces idées selon leurs analogies reçues, d'après son point de vue particulier. De là, au premier coup d'œil, quelque chose d'uniforme et d'indéterminé. Une des plus grandes difficultés qu'on ait à vaincre pour comprendre à fond les livres chinois,

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

c'est de démêler le mouvement de la pensée sous ce réseau impalpable qui l'emmailote, c'est d'atteindre la réalité et la vie à travers ce laborieux artifice de puérils rapprochements, d'énumérations incomplètes et de mensongères identités.

Il y aurait un travail à faire, difficile, mais d'une grande utilité ; il faudrait dresser un tableau de toutes ces catégories, établir la correspondance des divers objets et des diverses notions qu'elles comprennent ; on prendrait d'abord celles-ci dans le sens ^{p3.374} orthodoxe de Confucius, puis on passerait aux autres doctrines qui se servent des mêmes termes, classés de la même manière, et se bornent à les interpréter différemment. On posséderait ainsi la base de tout le système intellectuel des Chinois, on aurait la clef de leur logique et de leur style.

M. Rémusat, qui partageait cette manière de voir et approuvait ce plan, n'a rien fait pour l'exécuter. Plus curieux des points plus entièrement ignorés, après avoir donné un des quatre livres moraux, moins pour aider à approfondir la philosophie de Confucius que pour faciliter l'étude de sa langue, il s'est tenu quitte envers cette école, qui avait exclusivement absorbé et usurpé, selon lui, l'intérêt des missionnaires, et il s'est occupé surtout des opinions indépendantes qu'on avait trop négligées.

Le premier il a fait connaître un peu de la [vie et des opinions du philosophe Lao-Tseu](#). Tel est le nom du principal rival de Confucius, du chef de la secte des tao-tsé, secte assez nombreuse pour avoir mérité d'être appelée une des trois religions de l'empire. Ce que M. Rémusat a traduit du livre de ce philosophe ne suffit pas pour faire connaître à fond son système, où l'on entrevoit une grande subtilité ; mais on en peut conclure qu'il a de nombreux rapports avec les idées platoniciennes ou pythagoriciennes, surtout comme les entendait l'école d'Alexandrie. Il parle du verbe (tao) qui a tout produit par les nombres : un a produit deux, dit-il, deux a produit trois, et trois a produit tout le reste. En même temps il semble tenir par certains côtés aux doctrines indiennes, qui placent le principe des êtres dans la négation de toute substance, et

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

la fin de l'homme dans l'anéantissement de toute action ; doctrines sur lesquelles le bouddhisme nous forcera bientôt de revenir. M. Rémusat a entièrement négligé ces derniers rapprochements, qui, je pense, ne tarderont pas à être démontrés ; quant au rapport des opinions de Lao-Tseu avec les opinions néo-platoniciennes, il l'a suffisamment établi, mais il l'a singulièrement expliqué. Partant d'une tradition assez vague et assez mêlée de fables, qui veut que Lao-Tseu ait voyagé du côté de l'occident, il a supposé qu'il était venu chercher sa philosophie chez les Grecs. Un Chinois à Athènes ! certes la rencontre eût été piquante ! Mais rien n'autorise à la supposer ; l'on sait que le mouvement philosophique s'est ^{p3.375} toujours opéré d'Orient en Occident ; les opinions néo-platoniciennes sont particulièrement empreintes des influences orientales. Ce qui fait leur caractère propre, c'est précisément le mélange des idées de la Grèce et des religions de l'Orient. Rien donc ne s'explique mieux que la ressemblance de doctrines qui se trouvent dans l'Orient, avec des doctrines qui en sont sorties.

Mais il ne faut pas faire remonter le courant vers sa source, il ne faut pas faire rétrograder le soleil.

Un rapprochement que tout annonce être fortuit entre le nom de la triade de Lao-Tseu et le Jehovah des Hébreux, avait achevé, on peut le dire, d'égarer M. Rémusat ; le dieu de Moïse n'a rien à démêler avec ces systèmes, qui, par leur essence, lui sont entièrement étrangers. — Et j'aimerais encore mieux faire voyager Lao-Tseu jusqu'en Italie, s'il le fallait, pour écouter Pythagore, que d'admettre aucune participation des juifs, avant ou après la captivité, dans un système que le peu que nous en connaissons nous montre si différent de toutes leurs idées.

Jusqu'ici nous n'avons eu à citer aucun travail bien remarquable de M. Rémusat, touchant l'histoire philosophique et religieuse de la Chine ; c'est pourtant à un point de cette histoire que se rapportaient ses études les plus chères et ses travaux les plus intéressants. On voit que je veux parler de ses recherches sur le bouddhisme, que dans le cours de ce travail j'ai eu souvent l'occasion d'annoncer, et auxquelles nous arrivons, après tout le reste, comme au terme le plus élevé de la

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

carrière scientifique de M. Rémusat, terme qu'il est sans doute loin d'avoir atteint, mais vers lequel il a fait quelques pas immortels ; car là il s'agit d'un des épisodes les plus importants et les plus ignorés de l'histoire de la civilisation. — Et s'il n'a pas eu le temps de l'embrasser dans son ensemble, il lui restera le mérite et l'honneur d'en avoir saisi quelques parties entièrement inconnues. Malheureux capitaine, il est tombé au pied du rempart qu'il commençait à gravir ; mais il avait montré du doigt le point par où il fallait attaquer la forteresse, et quand de plus heureux soldats l'auront emportée, ils devront, pour être justes, y graver son nom avant le leur.

Qu'est-ce donc que cette religion de Bouddha ? Quel a été son rôle dans l'histoire du monde ? Je tirerai ma réponse sommaire à p3.376 la première question des documents les plus récents que les savants de l'Inde britannique nous ont transmis, principalement des Mémoires de M. Hodgson, et de trois Mémoires de M. Rémusat, qui ont paru dans le *Journal des Savants* de l'année 1831. Je répondrai à la seconde, surtout en rapprochant les diverses indications éparses dans les ouvrages de ce dernier, de manière à en former un précis des vicissitudes que le bouddhisme a traversées depuis trois mille ans. Comme toute autre religion, le bouddhisme a sa métaphysique et sa mythologie ; il a aussi une morale et une organisation qui lui sont propres. Étudions successivement ces divers points en commençant par la partie métaphysique de la doctrine.

Le panthéisme est l'idée fondamentale de la doctrine de Bouddha, mais c'est un panthéisme raffiné. Or, le panthéisme, quand on le raffine, mène loin : s'il n'y a qu'une substance absolue dont toutes les existences particulières sont des manifestations, on sera facilement conduit à nier que ces existences soient autre chose que de purs phénomènes, c'est-à-dire des apparences, et c'est ainsi qu'on arrive à la théorie de *l'illusion*, célèbre aux Indes sous le nom de maya. Dans ce point de vue, l'univers visible n'a nulle réalité, il n'est pas véritablement, il paraît être ; mais d'autre part l'essence absolue, qui produit les apparences en se manifestant par elles, on ne peut dire

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

qu'elle soit, car, prise en elle-même, elle n'a ni forme ni attribut, rien de ce qui caractérise un être en particulier et fait qu'il est ceci plutôt que cela ; ainsi sous cette analyse subtile l'être échappe et se dissout. La source même de l'être échappe aussi ; ce qui reste n'est pas un pur néant, mais c'est quelque chose d'insaisissable à la pensée, d'ineffable à la langue, quelque chose de négatif, de vide, dont on peut dire qu'il est et n'est pas, ou plutôt dont on ne peut dire ni l'un ni l'autre. Toutes les fois qu'on partira du panthéisme, on arrivera, si l'on est logicien, à cet abîme. Alexandrie et l'Allemagne n'ont pu l'éviter, le bouddhisme y est tombé.

Mais la pensée orientale a bâti tout un système du mode sur cet abîme qu'elle a creusé.

Partant de l'idée d'émanation selon laquelle la substance absolue produit, en se répandant hors d'elle-même, cette grande illusion ^{p3.377} qui est l'univers, le bouddhisme a établi une infinité de degrés dans l'échelle de l'existence, depuis l'être pur, sans forme, sans qualité, sans nom, jusqu'à ses dernières dégradations. L'être pur, c'est Bouddha, l'intelligence suprême et incompréhensible. Il produit tous les mondes par une irradiation éternelle. Cette lumière, qui sort de lui et de qui tout provient, va défailant toujours de plus en plus, à mesure qu'elle s'éloigne de sa source et se disperse dans l'espace et la durée ; de là tout un édifice cosmogonique, le plus gigantesque sans doute que l'imagination humaine ait jamais élevé. Il semble que son énergie se déploie plus puissante dans ce système où le néant la presse de toute part. Rien n'atteste mieux sa fécondité sans bornes que la construction idéale de ce fantastique univers qui est pour les bouddhistes, comme l'homme chez Pindare, *le rêve d'une ombre*.

Notre terre est partagée en un certain nombre d'îles ou montagnes : au centre est le mont Merou, autour duquel circulent les astres. Ses flancs sont de cristal, de saphir, d'or, d'argent ; il est entouré de sept montagnes d'or, et de sept mers, dont les eaux sont parfumées. À la moitié de sa hauteur sont les six ciels des désirs. Les êtres qui les habitent, supérieurs à l'homme, sont encore soumis cependant à se

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

multiplier par la volupté ; mais c'est la volupté d'un regard ou d'un sourire. On voit qu'à mesure qu'on s'élève, tout va se purifiant. Dès le quatrième ciel des désirs, les sens n'ont plus d'influence, et au cinquième, les plaisirs sensibles sont convertis en joie intellectuelle ; là pourtant, subsiste l'attache du plaisir, si épuré qu'il soit. Au-dessus du monde des désirs est le monde des formes ; les êtres qui l'habitent sont élevés au-dessus de tout plaisir, mais ils sont encore soumis aux conditions d'existence et de matière, la forme et la couleur. On distingue dans le monde des formes dix-huit étages superposés, et les êtres qui les habitent se distinguent par des degrés correspondants de perfection morale et intellectuelle auxquels on s'élève par les quatre degrés de la contemplation.

Toutes ces régions, accessibles à l'homme dans ses diverses existences, forment le monde de l'homme, qui s'appelle aussi le monde de la patience.

Mais le monde, ainsi subdivisé, n'est qu'un point dans l'infinie ^{p3.378} multitude de mondes qu'entasse l'imagination extravagante des bouddhistes. Pour se faire une idée de cette arithmétique vraiment monstrueuse, il faut écouter M. Rémusat nous dévoilant quelques-uns de leurs systèmes de numération ; car ils en ont plusieurs qu'ils emploient selon le besoin.

« Dans le système supérieur les nombres se multiplient par eux-mêmes ; c'est ce qu'on nomme la méthode des dix grands nombres, méthode que Bouddha seul avait pu entendre, et qu'il expliqua dans la vue de donner une idée de ce qui est de sa nature inépuisable et sans bornes, les mérites pleins de pureté des Bouddhas, les périodes d'existence qui composent la destinée des Bouddhisatouas ou intelligences modifiées, et l'océan de vœux qu'ils forment pour le bonheur des êtres vivants, ainsi que l'enchaînement des lois qui constituent le développement infini des mondes. Le premier de ces dix grands nombres est l'asankya (l'innombrable, cent quadrillions), multiplié par lui-même. Ce nombre fait un

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

asankya élevé à la seconde puissance (l'unité suivie de trente-quatre zéros), lequel à son tour, multiplié par lui-même, produit le second des dix nombres (l'unité suivie de soixante-huit zéros). On répète cette double opération sur celui-ci, puis sur chacun des suivants jusqu'au dixième qu'on nomme indiciblement indicible et qui ne pourrait être exprimé que par l'unité suivie de 4.456.448 zéros, ce qui en typographie ordinaire ferait une ligne de près de 44.000 pieds de longueur.

Une fois en possession de ces procédés de numération, nous pourrions comprendre comment les bouddhistes opèrent des supputations de cieux et de mondes qui effraient la pensée.

Nous avons vu combien d'étages, tous habités par des êtres innombrables, formaient le monde de l'homme. Eh bien ! il y a, disent les bouddhistes, des univers qui contiennent mille millions de ces mondes ; d'autres prennent cent quintillions de ces univers, ils en forment un étage, et vingt de ces étages font une graine de mondes. L'étage inférieur repose sur une fleur de lotus. Cette fleur n'est pas la seule. Le nombre de ces lotus, chargé chacun d'un système d'univers, est exprimé par des myriades de myriades.

« Les auteurs de ces légendes, dit M. Rémusat, semblent ne pouvoir se lasser d'entasser les plus folles exagérations, en faisant tour à tour reposer ces graines de mondes sur une mer parfumée, et celle-ci sur une ^{p3.379} terre qui fait partie d'un plus vaste système.

En lisant tout cela, on est pris de vertige. C'est comme si les profondeurs de l'espace s'ouvraient, et que l'on vît tous les mondes, immense essaim de lueurs, tournoyer en bourdonnant dans l'infini.

Sans doute la fixation de ces nombres est une chose absurde en elle-même ; mais, comme le remarquait très bien M. Rémusat, ils servent à faire entrer l'idée de l'immensité dans des esprits grossiers, à qui un mot abstrait ne dirait rien, et où elle s'insinue à la faveur de

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

cette prodigalité de millions et de milliards qui nous semble ridicule.

Il se passe dans le temps l'équivalent de ce que nous avons trouvé dans l'espace. Le temps est divisé par les bouddhistes en périodes qui se suivent, comme l'espace en mondes qui se touchent.

Ces périodes ou kalpas sont composées d'un grand nombre d'années dont, comme on peut croire, ils savent le compte. Un kalpa, ou la vie d'un monde, contient quatre époques. Dans la première, le monde se forme et s'établit. Les êtres sont alors dans la région des formes ; mais à mesure que le temps s'écoule, la vertu de Bouddha, de l'essence suprême, qui, en se communiquant, donna l'être ou au moins cette apparence d'être, qui est l'existence, la vertu de Bouddha s'affaiblit dans ses manifestations, et tout commence à décliner ; les êtres descendent du monde des formes dans le monde des désirs. D'abord parfaitement purs, la sensualité s'éveille en eux, dès qu'ils ont goûté une eau qui jaillit, douce comme le miel et la crème ; bien que cette sensualité soit encore délicate, leur splendeur commence à pâlir ; ensuite ils mangent un aliment plus grossier, et avec les sexes se développent en eux toutes les dispositions violentes et passionnées ; ils sont précipités dans la servitude et le trouble des sens.

Puis la chute est suspendue, l'univers est dans un état stationnaire qui dure un certain temps.

Mais bientôt il recommence à déchoir ; sa destruction approche, elle est annoncée par des ouragans, des incendies, des cataclysmes qui atteignent, en montant, un étage du monde, et puis l'autre ; enfin, le bien tarissant de jour en jour davantage, et le mal gagnant toujours, arrive le grand incendie, et en sept jours, toutes les mauvaises conditions sont détruites, c'est-à-dire les brutes, les ^{p3.380} hommes et les génies pervers ; alors le monde est remplacé par le vide, il n'y a ni jour, ni nuit, ni soleil : les ténèbres règnent.

Tout cela forme un kalpa. Les êtres qui habitent les étages célestes supérieurs, où ne s'étendent pas ces catastrophes, ont une existence dont la durée dépasse de beaucoup une de ces révolutions : il en est

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

dont la vie est égale à 80.000 kalpas.

On voit que les siècles ne coûtent pas plus aux bouddhistes que les mondes.

À divers points de cette série de siècles, à divers degrés de cette échelle de mondes, apparaissent çà et là des manifestations spéciales de la substance absolue d'où tout émane ; ces incarnations du suprême Bouddha s'appellent comme lui. Les bouddhas viennent, quand un âge est accompli, présider à l'âge qui va suivre ; ils paraissent dans notre univers pour redresser la voie et restaurer la doctrine. Le dernier qui ait paru est Sakya-Mouni, le fondateur, le messie du bouddhisme, né aussi d'une vierge. Bouddha avait deux corps, l'un sujet à la naissance, à la mort, aux transformations ; l'autre était la loi elle-même, éternelle et immuable. La vie de ce dieu fait homme a fourni un thème inépuisable aux fables et aux légendes, d'autant plus qu'on ajoute à l'histoire de son existence terrestre le récit de ses incarnations antérieures dans toute l'étendue des siècles ; on fait de même pour les autres saints personnages, qui sont aussi des bouddhas, dont on raconte les transformations, les renaissances, les prodiges de pénitence, de charité ou de contemplation.

Ces légendes forment la partie populaire du bouddhisme : venons à sa partie morale.

C'est le beau côté du bouddhisme. À ceux qu'auraient repoussés les abstractions de sa métaphysique, ou les extravagances de sa mythologie, on pourrait dire : Cette religion, que vous méprisez, a proclamé la première l'égalité des hommes devant Dieu. Née dans l'Inde, pays de caste et d'exclusion, elle a foulé aux pieds la distinction des castes, elle a dit que tous les peuples étaient appelés ; persécuté par les brahmes, le bouddhisme a eu la gloire du martyr ; il a scellé sa foi à l'humanité de son sang. À peine est-il une vertu chrétienne qu'il n'ait prêchée : le détachement des sens, l'humilité, la mortification, la charité. Sa morale a des accents ^{p3.381} tendres et pénétrants, où l'on croit reconnaître la douceur de la parole évangélique. Cet amour qui déborde s'étend même plus loin que l'humanité, et s'épanche jusque

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

sur les animaux, et les plantes en une rosée suave de tendre pitié ¹. Mais au fond de cette morale, qu'un sublime instinct a révélée au bouddhisme, sa métaphysique a déposé un germe mortel. Le bouddhisme est panthéistique, et tout panthéisme conduit à l'indifférence. Si le panthéisme est grossier, l'homme qui ne voit dans l'univers d'autre mode d'existence que la vie matérielle, s'y abandonne et s'y endort. Si le panthéisme, plus subtil, s'élève, comme chez les bouddhistes, à l'idée de la substance absolue, sans attribut, sans forme, dont l'univers est la manifestation apparente, l'homme, ne trouvant dans cet univers nulle réalité où se prendre, ne s'y arrêtera pas ; il tendra même à s'en dégager, et de là un déploiement d'énergie morale assez puissant. Mais par-delà cette illusion qu'il aura traversée, que trouvera-t-il ? Une unité si haute et tellement inaccessible, que la distinction du bien et du mal n'y atteint point. C'est dans le monde des formes, des apparences, des changements, qu'il y a du bien et du mal, selon qu'on participe plus ou moins à l'essence des choses ; mais si on l'a une fois atteinte, il n'y en a plus ; car l'essence des choses en elle-même est insondable, inqualifiable, et flotte entre le bien et le mal, comme entre l'être et le néant.

p3.382 De là résulte cette opinion des bouddhistes, que le degré suprême de la perfection morale est l'anéantissement de toutes les facultés absorbées dans la contemplation de Bouddha. Cesser d'agir, de sentir, de penser, c'est sortir du monde des changements et des apparences, c'est s'unir à la substance absolue, c'est s'identifier avec le

¹ Voyez le [Livre des Récompenses et des Peines](#), traduit par M. Rémusat. Ce petit livre de morale populaire, écrit par un tao-ssé, est accompagné d'un commentaire qui cite souvent Fo ou Bouddha ; les deux sectes s'entendent parfaitement sur le soin à prendre des animaux. Ce sentiment touchant en lui-même est là poussé jusqu'à la puérité : laissez quelques aliments pour la nourriture des rats, y est-il dit ; n'allumez pas la lampe, par pitié pour les papillons : ce dernier trait a de la grâce. Malheureusement, comme le remarque M. Rémusat, les sectaires qui poussent si loin la sollicitude pour les animaux n'ont pas dans tout le livre parlé une seule fois d'aumône en faveur des hommes. La faute en est au panthéisme qui, ne distinguant pas l'homme de la nature, ne le place pas au-dessus d'elle. C'est en partant de là qu'on en vient à le placer au-dessous, et à fonder, comme aux Indes, des hôpitaux pour les bêtes, où une créature humaine est servie à des puces. L'autre extrême, c'est le spiritualiste Malebranche, si convaincu que les animaux n'étaient que des machines, qu'il écrasait du pied, malgré ses cris, une petite chienne qu'il aimait.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

principe de l'être, en se faisant aussi semblable au néant que lui.

Tel est l'état de la plus haute sainteté, le *nirvriti*, opposé à l'état dans lequel on participe à la vie du monde, et qui s'appelle *sansara* : mais cette distinction même est encore une imperfection, parce qu'elle s'oppose à l'unification complète de toutes les pensées avec Bouddha. Aussi faut-il arriver à ce point où l'on reconnaît que le *nirvriti* et le *sansara* ne font qu'un.

La souveraine perfection consistant dans la souveraine unité, tout ce qui s'en éloigne, tout ce qui tend à la multiplicité, à la pluralité, est une chute et une souillure. Or, la multiplicité, la pluralité, c'est la vie. La vie est donc entachée et viciée dans son fonds. La pensée, l'action, sont la source du mal ; et ce mal est la cause immédiate des êtres. Cette opinion, inhérente au bouddhisme, a influé d'une manière bizarre, même sur sa cosmogonie. On y voit que l'ignorance (*avydia*), avec les erreurs et les passions qu'elle entraîne, est ce qui donne au monde sensible son apparence, et aux intelligences leur individualité ; existence apparente, existence individuelle : ce sont deux dégradations de l'unité suprême, où tout est enveloppé et confondu.

Ces conséquences funestes à l'activité morale de l'homme sont inévitables, quand on part du panthéisme. Il n'y a de moral que le théisme, qui conçoit Dieu, non comme l'essence, mais comme la cause du monde ; non comme une négation indéterminée, une abstraction dont on ne peut dire qu'elle est bonne ou mauvaise, qu'elle est ou n'est pas ; mais comme une volonté vivante et aimante, une intelligence libre et infinie qui est identique au bien et essentiellement contraire au mal. L'union de l'homme avec un tel Dieu ne se fait pas par l'anéantissement de ses facultés, mais par l'harmonie de ce qui est en tous deux, l'harmonie de la volonté, de l'intelligence, de l'amour de l'homme, avec la volonté, l'intelligence ou l'amour de Dieu. Dans ce Dieu, le bien moral a sa sanction : car ^{p3.383} il y a son principe ; devant lui, la pensée, l'action, la vie, sont saintes, ou peuvent être sanctifiées ; il n'éteint point l'homme, il le développe ; il ne l'écrase pas, il le relève.

Ce Dieu, qui est celui des chrétiens et de Platon, le bouddhisme ne

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

l'a pas connu : de là cet abîme où, malgré de beaux commencements, sa morale vient s'engloutir. Mais après avoir reconnu cette infériorité radicale et en avoir proclamé la cause, il faut, pour être juste, ajouter qu'avant d'approcher ce terme funeste de l'activité morale que le bouddhisme s'efforce d'atteindre, il parcourt glorieusement un vaste champ de mérite et de vertu. Si le but est faux, la route est belle. Heureusement aussi elle est longue, et ce qui est déplorable dans la doctrine est difficile. Heureusement tout le monde ne peut prétendre à cette perfection qui est un anéantissement. C'est le partage de quelques saints, Dieu merci, assez rares. Mais ce qui est à la portée de tous, ce sont des devoirs, inférieurs selon le bouddhisme, très supérieurs en réalité. Pour arriver au nirvriti, il faut commencer par être bienfaisant, charitable, humble, chaste, patient. — Ce n'est, il est vrai, qu'une préparation, mais elle doit prendre quelque temps, et ce temps au moins est employé à un perfectionnement véritable. — C'est un immense service rendu au monde que d'avoir enseigné efficacement ces vertus, et des prétentions même funestes à des vertus supérieures ne le peuvent effacer. D'ailleurs, ce qui dans le bouddhisme est un vice en théorie, a été quelquefois utile. Prêché à des races violentes et grossières, les races tartares par exemple, l'excès de son exaltation contemplative était pour elles sans danger, et a pu contribuer à les adoucir. Parmi des populations dominées par les intérêts matériels comme les Chinois, il était peut-être besoin, pour combattre cette tendance trop positive, d'une tendance exagérée à l'abstraction et au détachement des sens. Ce qui est certain, c'est que partout où l'on a pu observer son effet, on l'a trouvé très salutaire ; et je crois avoir fait en faveur du christianisme des réserves assez décidées pour pouvoir conclure en disant que, sous le rapport de la morale, le bouddhisme est le christianisme de l'Orient. Christianisme imparfait, christianisme informe, si l'on veut ; c'est encore beaucoup. La chose est si vraie que nulle part le christianisme n'a trouvé plus de facilité à s'établir que dans les pays où le ^{p3.384} bouddhisme avait été son précurseur. Le bouddhisme lui prépare le terrain et le féconde, tandis que le brahmanisme ou l'islamisme le sèche et le brûle.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Par cela même que le bouddhisme rejetait les castes, il devait tendre à avoir un chef et une hiérarchie. — Aussi dès l'origine, voyons-nous à sa tête un patriarche qui est le représentant de Bouddha, et plus que son représentant. Dans une doctrine qui admet des existences successives, il était naturel d'en venir à supposer que chacun des chefs de la religion est une incarnation du même Bouddha. Ici ce n'est pas seulement la doctrine qui se transmet, c'est la divinité. On conçoit quelle autorité cette croyance peut donner au prêtre-souverain, en qui elle voit une personnification toujours renaissante de son dieu. — De là sans doute est née en partie la possibilité de discipliner régulièrement le clergé bouddhiste ; et cette discipline n'a pas été étrangère au succès de la doctrine. Les rangs de ce clergé sont d'ailleurs ouverts à tous ; le poste suprême est vacant à la mort de chaque titulaire, et tout enfant peut prétendre à être nommé dieu. Il y a là un principe de vie qui n'est pas dans l'organisation immobile et fermée des castes : c'est un rapport de l'église bouddhiste avec l'église chrétienne. Du reste elles se ressemblent à plusieurs égards, car toutes deux ont des moines, des religieuses et un pape.

Telle est cette religion, dont l'histoire, encore à faire, serait l'histoire de la civilisation dans une grande portion du monde. Je vais suivre, comme je l'ai dit, les principales phases et migrations du culte de Bouddha, à travers la nuit qui les couvre, et où brillent çà et là quelques traces lumineuses ; ce sont en général les points par où M. Rémusat a passé.

On est maintenant unanime à penser que la religion de Bouddha est née dans le centre de l'Inde, dans la province appelée autrefois Magadah, maintenant Béhar. Une hypothèse étrange avait prétendu faire de Bouddha un nègre, arguant d'une disposition bizarre de la chevelure que présentent fréquemment les statues de Bouddha, comme si la race nègre avait jamais donné quelque chose à une race supérieure ! Le détail de coiffure, pour lequel on renversait aussi lestement, et contre toute analogie, l'ordre des familles humaines, a été expliqué par un usage singulier de p3.385 certains sectaires

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

bouddhistes. Cette explication d'un fait sans autre importance par lui-même que celle que l'esprit de système avait voulu lui donner, a été accompagnée par M. Rémusat de curieux renseignements sur les trente-deux qualités visibles et les quatre-vingts sortes de beautés que les textes chinois et mongols prêtent au législateur-dieu Bouddha. L'imagination minutieusement descriptive de ses sectaires a fait de lui un signalement fantastique, il est vrai, mais où la tradition a conservé les traits dominants de la race à laquelle appartenait le promulgateur du bouddhisme. Il y est dit positivement que Bouddha avait les cheveux bouclés, et point crépus, les lèvres roses, le nez proéminent ; en un mot, s'il y a un Bouddha humain, il était beau comme l'ont été tous les fondateurs de religion ; il n'était pas plus un nègre que la vierge Marie n'était une négresse, quoiqu'elle soit représentée noire comme une Africaine dans les anciens tableaux, dont les auteurs la confondaient avec sainte Marie l'Égyptienne ; il appartenait à la race à laquelle appartiennent les brahmes, race que la conformité de sa langue et de ses traits rapproche des populations grecques et germaniques, ainsi que des autres branches de cette grande famille de peuples à laquelle nous tenons, qu'on appelle caucasique, et qu'on pourrait appeler himalayenne.

L'époque de la naissance du bouddhisme est plus difficile à fixer que le lien de son origine ; aussi les opinions ont-elles varié considérablement sur ce point. Pallas hésite entre deux dates séparées par une distance de mille ans. M. Langlès, par une distraction inexplicable, fait naître Bouddha vers quatre cents ans avant Jésus-Christ, et mourir en 542, cent quarante-deux ans avant sa naissance, âge de quarante-neuf ans, confusion assez plaisante, que M. Rémusat n'a eu garde de laisser passer sans la remarquer.

Pour lui, il a donné à la chronologie du bouddhisme une base nouvelle, par la découverte qu'il a faite, dans l'Encyclopédie japonaise, d'une liste des trente-trois premiers patriarches bouddhistes, avec la date de la naissance et de la mort du plus grand nombre d'entre eux rapportée à la chronologie chinoise. D'après ces documents, la mort de

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Bouddha aurait eu lieu en 950 avant Jésus-Christ, qu'il aurait ainsi précédé de près de dix ^{p3.386} séides. Sakya-Mouni (c'est le nom terrestre de Bouddha) meurt à soixante-dix-neuf ans. Le premier des patriarches, celui qui reçut immédiatement de lui sa doctrine, fut un brahmane : au brahmane succèdent, l'un après l'autre, trois patriarches pris dans chacune des autres castes, un kchatrya, un vaysia, un soudra ; signe évident, dès l'origine, de la communauté de privilèges religieux établie entre tous les hommes.

Le document dont nous parlons dit peu de chose sur chacun des patriarches ; il les peint menant une vie austère et mortifiée qu'ils terminent d'ordinaire en se précipitant volontairement dans les flammes, comme les anciens le racontent de plusieurs bouddhistes que, sous le nom indien de samanéens et le nom grec de gymnosophistes, ils distinguaient des brahmanes.

M. Rémusat attachait une confiance entière à cette liste de patriarches qu'il avait découverte. Les principales époques qu'elle assigne au développement du bouddhisme s'accordent assez bien avec le peu qu'on sait de l'histoire de cette religion, et avec les traditions des autres peuples de l'Orient qui l'ont embrassée, notamment des Cingalais. Cependant, quoi qu'en dise M. Rémusat, il est difficile que chacun des patriarches ait eu une vie moyenne de soixante dix-neuf ans. Ce qu'il me semble alléguer de plus décisif pour établir que la liste n'a pas été forgée après coup, c'est que, sur le nombre total des patriarches, il y en a deux dont l'époque n'est pas indiquée, et huit pour lesquels on se borne à un rapprochement indéfini avec les règnes des empereurs chinois. Un faussaire, dit M. Rémusat, n'eût pas manqué de donner toutes les dates avec une feinte exactitude : cela est vrai, mais sans recourir à un faussaire, sans admettre que toutes les dates soient inventées, on peut croire qu'il y a eu dans cette série des lacunes, et qu'elles ont été remplies arbitrairement ; le monument n'en est pas moins très important. Il suffit que la vraisemblance de l'ensemble soit constante, il n'est pas besoin que la certitude des détails soit démontrée.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Le cosmopolitisme, qui est l'essence de la religion de Bouddha, a dû susciter, dès l'origine, des missionnaires dans son sein, et faciliter par là les conquêtes de son prosélytisme. Aussi voit-on, cent soixante-sept ans avant Jésus-Christ, le vingt-deuxième patriarche voyager jusqu'à Fergana, dans la petite Boucharie, à quatre ^{p3.387} cents lieues de l'Inde, du pays arrosé par les fleuves sacrés, et hors duquel, selon les brahmanes, il n'est point de salut.

Ceux-ci commencèrent par tolérer la secte nouvelle qui s'était détachée de leur religion, et se bornèrent, pendant plusieurs siècles, à la condamner comme hérétique ; sitôt qu'ils commencèrent à la redouter, ils la persécutèrent. Le bouddhisme alors chercha un refuge au midi, dans l'île de Ceylan. Cette île, déjà célèbre dans les traditions brahmaniques, théâtre des aventures qui remplissent une partie du Ramayana, et d'où Rama enleva sa femme Sita, par le secours de son ami, le roi des singes ; Ceylan devint le sanctuaire de la religion rivale.

MM. E. Burnouf et Lassen qui, dans leur essai sur le pali, ont su rattacher à leurs découvertes philologiques des éclaircissements importants pour l'histoire des religions, ont démontré que, du sixième siècle avant notre ère, datait la transplantation du bouddhisme à Ceylan ; ils ont fort bien établi qu'il a passé de là (en 545 avant Jésus-Christ) dans l'Inde ultérieure, chez les Birmans, dans le Pégu, à Siam, en même temps qu'il pénétrait aussi à Java.

Ainsi la religion persécutée allait s'étendant au sud et à l'orient de son berceau ; elle ne tarda pas à se répandre dans un pays immense où elle est devenue la foi du plus grand nombre, et où son histoire rentre plus particulièrement dans le sujet de cette notice ; elle s'établit à la Chine.

Près de quatre siècles avant Jésus-Christ (390), quelques livres bouddhistes y avaient déjà pénétré, et avaient été traduits en chinois, mais ce ne fut qu'environ neuf cents ans après, à la fin du cinquième siècle de notre ère, que le vingt-huitième patriarche bouddhiste, nommé Bodhi-Dharma, transporta de l'Inde avec lui le centre de la religion dont il était le chef, dans l'empire du Milieu.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Les Chinois lui donnent le nom de Ta-Mo, et à cause de ce nom il a été confondu, tantôt avec saint Thomas, tantôt avec un certain Thomas, disciple de Manès ; mais la date de sa mort (491 ans après Jésus-Christ), avérée par le témoignage irrécusable de l'histoire chinoise contemporaine, met au néant ces suppositions erronées. Cette époque coïncide d'une manière remarquable avec la grande persécution du bouddhisme dans l'Inde. Ce fut alors en effet que ^{p3.388} la haine sourde que les brahmanes nourrissaient depuis longtemps contre les bouddhistes éclata par un horrible massacre. Il paraît que les inimitiés philosophiques furent de moitié dans cette persécution avec l'intolérance sacerdotale, car c'était un philosophe de la secte, il est vrai, la plus théologique, appelée mimansa, ce Khourila-Batta qui souleva contre les sectateurs de Bouddha les chefs et les populations de l'Inde, et qui fit retentir ce terrible anathème :

« Depuis la mer du Midi jusqu'au pied de l'Himalaya couvert de neige, que celui qui épargnera les femmes ou les enfants des bouddhistes soit livré à la mort.

Cette sanglante extermination, qui semblait devoir anéantir le bouddhisme, fut ce qui lui livra presque toute la haute Asie. Repoussé de l'Inde, il se répandit sur tous les pays environnants, à l'est sur la Chine, au nord sur le Thibet, et à l'ouest sur la Perse, enfin chez les diverses nations tartares. Suivons ses destinées dans ces différents pays.

D'abord, il faut dire que le fer et le feu, aux mains du fanatisme religieux et philosophique, n'avaient pas suffi à extirper radicalement le bouddhisme du sol de l'Inde. On y rencontre des vestiges de cette croyance, encore après le XI^e siècle et jusqu'au XVI^e. Maintenant elle n'y existe plus sous son nom ; mais on la retrouve dans quelques sectes qui semblent sorties de son sein, entre autres la secte des Djainas. La même cause qui avait fait émigrer en Chine le chef de la religion bouddhiste, porta au VII^e siècle les mêmes doctrines dans les contrées montagneuses du Thibet, qui reçurent aussi à cette époque leur écriture de l'Inde, contrée à laquelle ils doivent ce qu'ils ont de

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

civilisation, bien loin de lui avoir rien donné, comme on l'avait cru. Cette importation du bouddhisme indien au Thibet ne fut point la source du lamisme qui s'y constitua plus tard. Le lamisme se rattache au bouddhisme chinois, qui avait à sa tête le successeur des patriarches émigrés de l'Inde. On voit bien au IX^e siècle un religieux chinois qui vient tenter une réforme du bouddhisme plus grossier des Thibétains ; mais il est vaincu dans une discussion solennelle par un Indien défenseur de l'orthodoxie thibétaine, et retourne en Chine, laissant une de ses bottes pour tout souvenir et adieu à ses partisans, qui paraissent avoir été peu nombreux. Au Thibet, on continua de se passer de la p^{3.389} doctrine plus épurée que le réformateur chinois était venu apporter sous le nom de Grande doctrine, et d'aller à Ceylan étudier les traditions bouddhistes de l'Inde, qui s'y étaient transportées dans leur intégrité avant de se modifier à la Chine.

Les prédications chinoises furent plus heureuses dans d'autres pays plus civilisés, et où les missionnaires indiens ne les avaient pas devancées. C'est ainsi qu'elles établirent le bouddhisme au Japon et en Corée, probablement vers le VI^e siècle après Jésus-Christ.

D'autre part, il continuait à se répandre de l'Inde au nord et à l'ouest parmi les nations tartares et les nations gothiques qui étaient les barbares du monde chinois, comme leurs frères étaient les barbares du monde romain. Au IV^e siècle de notre ère, des pèlerins chinois trouvèrent dans la partie nord-est de la Perse des populations gothiques qui, descendues des plateaux de l'Asie centrale, avaient fondé sous l'influence du bouddhisme un État civilisé.

Sur les plateaux même, dans les steppes de la petite Boucharie, le bouddhisme en se propageant semait des monastères, et établissait des relations commerciales entre l'Inde et les villes tartares. L'un de ses foyers principaux, qui furent en même temps des foyers de commerce et de civilisation, était cette ville de Khotan, dont M. Rémusat a traduit [l'histoire](#), et qu'il appelait la métropole du bouddhisme en Tartarie. Cette histoire, assez maigre dans sa première partie, et dont la seconde est remplie de merveilles extravagantes, n'en

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

contient pas moins des indications précieuses pour l'histoire du bouddhisme. Ainsi on voit qu'il n'y était pas encore établi à la fin du premier siècle de notre ère ; en l'an 73, le roi de Khotan, qui fait la guerre aux Chinois, ne connaît pas la doctrine ; il est entouré de devins, il adore Dieu sous le nom de l'Esprit. Telle était la religion formée d'un théisme vague et d'incantations qui avaient cours parmi les nations tartares avant le bouddhisme, comme on le peut voir dans l'histoire de Gengis-Khan. C'est ce qu'on a improprement appelé le schamanisme ¹. Au I^{er} siècle, Khotan en est encore à ce culte grossier et primitif ; à p_{3.390} la fin du IV^e (397-401), le bouddhisme y a établi de nombreux monastères, dont l'un a été quatre-vingts ans à s'élever. Ce qui place au III^e siècle, et peut-être au second, l'introduction du culte de Bouddha. Une légende, au reste assez plate, a du moins l'avantage de montrer l'origine que la tradition assignait au bouddhisme en le faisant apporter de Cachemire. On voit donc toujours depuis trente siècles le mouvement religieux et civilisateur partir du midi pour refluer vers le nord, et remonter des plaines de l'Inde sur les plateaux du Thibet. Ce qui n'empêche pas que primitivement le brahmanisme ne soit entré dans l'Inde par le nord ; mais ces premiers commencements se perdent dans la nuit des temps, se cachent sous le silence ou l'obscurité des traditions, tandis que les voyages plus récents du bouddhisme, bien que leur début soit antérieur à l'histoire grecque et romaine, peuvent être suivis, et nous éclairent sur l'influence des idées indiennes, en attendant que nous en puissions débrouiller les origines.

Revenons du bouddhisme indien au bouddhisme chinois, qui doit faire aussi ses conquêtes, et d'où sortira le lamisme.

Nous avons vu les bouddhistes chinois repoussés du Thibet où ils voulaient substituer la Grande doctrine à la petite, c'est-à-dire la théologie philosophique à la mythologie légendaire. Malgré cet échec lointain, le successeur des anciens patriarches de l'Inde, établi à la cour des empereurs de la Chine, continua d'être le premier personnage du

¹ En altérant le mot sanscrit *samana*, nom que se donnent les bouddhistes, et qu'on a transporté, sans raison, aux prêtres du culte qu'ils ont remplacé.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

bouddhisme ; il profita du voisinage de la majesté impériale, comme l'évêque de Rome de la majesté des souvenirs attachés au Capitole. Placé au centre du grand empire qui affectait un droit de souveraineté plus ou moins réel sur tous les peuples convertis au bouddhisme, le patriarche leur apparut comme le chef naturel de leur religion, comme une incarnation légitime de leur Dieu. Personne ne lui contesta la transmission authentique de la doctrine et de l'âme de Bouddha.

Telle fut l'origine de la suprématie du patriarche chinois. Le Thibet fut d'abord le pays qui la reconnut le plus difficilement. Tenant la doctrine d'une autre source, il ne faisait pas grand compte de ces prétentions. Mais, après la conquête de la Chine par les Mongols, quand les petit-fils de Gengis-Khan menacèrent à la fois le Japon et l'Égypte, Java et la Silésie, le Bouddha qui était alors à ^{p3.391} la cour de l'empereur dont la puissance était si grande, et sur qui l'éclat en rejaillissait, fut élevé au rang des rois. Il se trouva qu'il était Thibétain. On lui assigna pour cette raison des domaines dans le Thibet : c'est la donation de Pepin. Devenu prince temporel, le patriarche, qui prit le nom thibétain de lama (prêtre), organisa plus fortement que jamais la hiérarchie, dont cette longue série de chefs avoués de la religion avait établi les bases. Les successeurs de Gengis-Khan, ces princes que la naïve relation de Rubruquis nous montre incertains et assez indifférents entre les croyances mahométanes et bouddhistes, nestoriennes et catholiques, se plaisant aux pompes de tous les cultes, faisant discuter toutes les religions devant eux, sans se laisser convaincre par aucune ; ces princes, devenus maîtres de la Chine, demeurèrent fidèles à leur système de tolérance et d'indifférence religieuse. Les premiers empereurs de cette dynastie, flottant entre la religion étrangère des bouddhistes et la doctrine nationale des sectateurs de Confucius, ne se montrèrent persécuteurs qu'à l'égard des tao-ssé dont ils firent brûler les livres ; ils semblent cependant avoir incliné au bouddhisme, du moins c'est ce que les lettrés leur ont assez amèrement reproché. Ils en vinrent même à une sorte d'éclectisme, et déclarèrent que les lettrés étaient supérieurs dans les sciences morales et politiques, et les bouddhistes plus éclairés touchant la métaphysique. Sous la

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

dynastie des Mongols, le lamisme, cette nouvelle organisation de l'église bouddhique, qui venait de se former à l'ombre de leur puissance, fit des progrès rapides. C'est alors que fut rédigée la gigantesque collection des livres sacrés thibétains, pour laquelle on employa trois mille onces d'or.

Après l'expulsion des Mongols, les lettrés, qui avaient été l'âme de la réaction nationale contre la dynastie tartare, les lettrés ne paraissent pas avoir persécuté le bouddhisme, bien qu'il dût avoir à leurs yeux le double inconvénient d'être une doctrine rivale et d'avoir été protégé par une domination étrangère. Selon M. Abel-Rémusat, la dynastie des Ming, qui succéda aux empereurs mongols, eut encore plus qu'eux de zèle et de vénération pour le bouddhisme, tant il était déjà enraciné à la Chine.

L'invasion des Mantchoux, qui replaça la Chine sous le joug tartare qu'elle porte encore, y affermit le bouddhisme, qui était la ^{p3.392} religion des nouveaux conquérants. Sous cette dynastie fut composé le dictionnaire polyglotte, que M. Rémusat appelle la Somme du bouddhisme. En effet, chacune des expressions philosophiques ou des dénominations mythologiques qui se rapportent à Bouddha, est là en cinq langues : en sanscrit, en chinois, en mantchou, en mongol et en thibétain.

M. Rémusat avait commencé à traduire avec M. E. Burnouf ce précieux recueil ; on peut dire que ce travail, exécuté par deux hommes si capables de s'en bien acquitter, nous eût donné la clef, ou plutôt les clefs du bouddhisme, car il a plusieurs portes, et on n'arrivera à le pénétrer que si chacun se charge d'en ouvrir une. En un mot, il faudra, pour résoudre cette grande question, l'attaquer par la Chine, par l'Inde, par la Tartarie et par le Thibet.

Je suis obligé de faire en petit, dans cette esquisse, ce qu'on ferait en grand dans une histoire du bouddhisme, de me déplacer avec lui, et de voyager sur ses pas d'un pays à l'autre, pour suivre ses mouvements : nous avons vu ce qu'il avait été à la Chine ; terminons en disant ce que, depuis l'érection du lamisme, il fut chez les nations tartares et dans le Thibet même.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Si les Mongols de la Chine, quoique retenus par des considérations politiques, s'étaient montrés pourtant favorables au bouddhisme, les Mongols de la Tartarie, libres de tout lien religieux, l'embrassèrent avec une telle avidité, qu'il eût été impossible au bout de quelques années, dit M. Rémusat, de distinguer les catéchistes des néophytes. Aux farouches capitaines de Gengis-Khan succédèrent presque subitement de contemplatifs lamas, et l'ambition des conquêtes fut remplacée par celle d'atteindre à la perfection par l'anéantissement extatique (nirvana), et d'arriver au rivage opposé, c'est-à-dire, de rentrer dans le sein de l'âme universelle. À cette nouvelle direction d'idées, les Mongols durent, outre l'adoucissement de leurs mœurs, une littérature. Des ouvrages religieux en sanscrit et en thibétain, langues sacrées et liturgiques du bouddhisme, se conservèrent et se traduisirent dans des monastères de la Mongolie, comme des livres latins au moyen-âge dans des cloîtres de la Saxe et de l'Angleterre. M. Rémusat déplorait avec un peu de ressentiment la destruction toute récente d'un de ces monastères, qui contenait une magnifique bibliothèque ^{p3.393} mongole, thibétaine et sanscrite. Cette bibliothèque, qu'avaient épargnée des Tartares, devait périr par l'incurie des autorités russes et la poltronnerie de quelques savants, qui envoyèrent à leur place un escadron de Cosaques, pour faire l'inventaire des livres. Cette fois les Européens furent les barbares.

C'est principalement le Thibet qui, depuis l'établissement du lamisme, avait été le foyer d'où la doctrine de Bouddha se répandait chez les nations tartares.

Les Mongols l'adoptèrent, avons-nous dit, sous les premiers successeurs de Gengis-Khan (en 1247), et le lama qui l'établit définitivement parmi eux, Sakya-Pandita, leur communiqua en même temps l'alphabet syriaque, qu'il avait emprunté aux Turcs Oigours, et que ceux-ci avaient reçu des nestoriens. Ainsi ce fut sous le manteau du grand lama, pour ainsi dire, et sous le couvert du bouddhisme, que cette écriture, qui appartenait à des prêtres chrétiens, passa chez les Mongols.

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

Le bouddhisme dont la douceur tendait à pacifier ces peuples turbulents, adopté d'abord par eux avec enthousiasme, eut de la peine à y prendre racine ; au milieu de l'anarchie qui ne pouvait manquer de suivre les conquêtes des Gengiskhanides, il fut comme étouffé. Mais vers la fin du XVI^e siècle, un chef, nommé Altan, ayant apparemment compris le parti qu'en pouvait tirer son autorité, employa ses efforts à le faire reflourir. Quelques victoires dans le Thibet avaient mis entre ses mains des prêtres lamistes qui paraissent lui en avoir inspiré l'idée, à peu près comme il arrivait quelquefois dans les premiers siècles du christianisme à des prêtres romains pris par des chefs barbares, de convertir leurs maîtres. Enfin le prince mongol résolut d'inviter le suprême pontife, le grand lama, Bouddha en personne, à se rendre dans ses États. Le divin personnage ayant appris qu'il y avait encore chez les Tartares des restes de leur ancienne foi, consentit au voyage. Je passe les miracles qui l'accompagnèrent ; du reste, ce qui parut un événement fort simple dans les idées de la métempsycose indienne, le prince et le lama se reconnurent pour s'être autrefois rencontrés dans une existence antérieure. Altan avait jadis porté le nom de Khoubilai, ce petit-fils de Gengis-Khan, sous lequel les Mongols embrassèrent le lamisme, et pour le dire en passant, le mortel qui probablement ^{p3.394} a régné sur le plus grand nombre d'hommes, quoique la gloire de son nom tartare ne soit pas très populaire, et encore moins celle de son nom chinois, Chi-tsou ; de son côté, le lama se rappelait parfaitement avoir reçu de Khoubilai de grands honneurs, trois siècles avant, quand il était le lama Pagspa, neveu de celui qui avait enseigné l'art d'écrire aux Mongols ; enfin l'interprète qui servait à leurs entretiens fut reconnu pour avoir parcouru avec eux le cercle des transmigrations. Ces trois personnes, qui se connaissaient de longue main, devaient s'entendre parfaitement. Aussi l'empereur tartare et le pape thibétain se concertèrent pour abolir certaines coutumes qui sentaient la barbarie, et se séparèrent en bonne intelligence, après avoir échangé des épithètes honorifiques. L'un reçut le titre de l'immense et suprême porteur de sceptres ; l'autre celui de prêtre-océan (dalaï-lama), qui ne remonte pas plus haut ; titre que le lama a transmis à ses successeurs,

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

ou, pour mieux parler, que, durant ses diverses transmigrations, Bouddha a continué de porter jusqu'à nos jours.

L'église lamaïque a eu depuis, comme toute église, ses troubles et ses schismes. Les empereurs de la Chine ont intervenu dans ces débats en occupant le Thibet militairement. Aujourd'hui le grand lama est autorisé, par le tribunal des Rites, à s'appeler dieu suprême, pourvu qu'il ajoute et sujet obéissant. S'il perd la faveur impériale, on l'invite à venir à la cour, on le reçoit avec de grands honneurs ; le fils du ciel pousse la bonté jusqu'à le faire soigner par ses médecins. Au bout de quelques jours, on lit dans la *Gazette officielle* que Bouddha a changé de demeure, et se trouve ainsi tout porté pour renaître au Thibet. Il paraît qu'en ce moment il n'y a pas de grand lama reconnu, parce qu'un débat s'est élevé entre le sacré collège du Thibet et l'empereur de la Chine. Les Thibétains prétendent reconnaître Bouddha dans un enfant né dans leur pays, et l'empereur mantchou croit avoir des raisons d'affirmer que Bouddha a fait cet honneur à sa famille en renaissant dans un de ses membres.

Quand la mort a surpris M. Rémusat, il était occupé d'une publication faite pour jeter le plus grand jour sur l'histoire du bouddhisme, et par suite sur l'état fort peu connu de la civilisation dans l'Inde, le Thibet, et la Perse orientale, du IV^e au VIII^e siècle de notre ère. Il s'agit de plusieurs voyages entrepris par des religieux ^{p3.395} de la Chine, allant, comme en pèlerinage, visiter tous les lieux consacrés dans ces divers pays par des légendes bouddhiques, voyageant de temple en temple, de monastère en monastère, recueillant toutes les traditions qui concernent leur croyance, et en faisant la statistique, comme quelques siècles plus tard Benjamin de Tudèle fit celle du judaïsme. Malheureusement leur récit est aussi sec que le sien, et comme lui ne voit partout que des juifs, eux ne cherchent en tout pays que des sectateurs de la doctrine de Fo. Cependant il est impossible qu'ils ne rencontrent pas par hasard et ne recueillent, comme à leur insu, des renseignements très instructifs sur les pays qu'ils traversent, et dont pour la plupart on ne sait absolument rien à cette époque : ce

De la Chine
et des travaux de M.
Abel-Rémusat

sont eux qui ont appris, par exemple, l'existence du royaume du Pot-d'Or, fondé dans le nord de la Perse par des Goths bouddhistes. Un seul fait de cette nature compense bien des lacunes. En ce qui concerne l'histoire du bouddhisme, histoire dont on a pu entrevoir l'intérêt, c'est un document capital. La traduction du premier de ces voyages est achevée et paraîtra bientôt. M. Klaproth compte traduire les autres. Malheureusement le commentaire dont M. Rémusat accompagnait sa traduction n'en dépasse pas la moitié, commentaire plus précieux peut-être que le texte ; il avait été tiré tout entier des auteurs chinois, où le savant traducteur avait pu découvrir quelques éclaircissements sur les objets dont parlent les auteurs de la relation. Ce qui manque à ce commentaire, pour être achevé, doit inspirer les plus vifs regrets. Là eussent trouvé leur place les résultats des lectures et des réflexions de M. Rémusat, dirigées principalement, depuis plusieurs années, sur l'histoire du bouddhisme. Il est cruel de penser qu'avec lui ont péri tant de recherches et d'idées dont il ne reste rien. Quand les mêmes lectures seront-elles faites par un homme d'un esprit supérieur comme le sien ? C'est ce sentiment surtout qui a fait prendre la plume à l'auteur de cette notice. En voyant tout ce que la véritable érudition perdait en M. Rémusat, j'ai éprouvé le besoin de dire ce qu'il avait fait pour elle, et ce qu'il aurait fait sans la mort qui l'a frappé à quarante-deux ans ; en consacrant à exposer le résultat de ses principales découvertes quelques notions puisées dans son enseignement, j'ai cru remplir un devoir envers lui.

@